

CHAPITRE 1 *Expédition de Julien contre les Perses. Sa mort. Ce que Libanius en a écrit.*

CHAPITRE 2 *Vision touchant la mort de Julien.*

CHAPITRE 3 *Jovien est proclamé empereur.*

CHAPITRE 4 *Concile d'Antioche. Lettre du concile à Jovien.*

CHAPITRE 5 *Vertu d'Athanase reconnue de l'empereur Jovien. Vision d'Antoine célèbre ermite.*

CHAPITRE 6 *Mort de Jovien. Proclamation de Valentinien. Association de Valens.*

CHAPITRE 7 *Concile de Lampsaque. Catholiques mis hors des églises par les ariens.*

CHAPITRE 8 *Révolte de Procope. Sa mort. Chute d'Eleusius. Sa pénitence. Eunome lui succède.*

CHAPITRE 9 *Mauvais traitement faits à ceux qui soutenaient la doctrine du Concile de Nicée.*

CHAPITRE 10 *L'empereur Valens persécute les catholiques. Ils députent à Valentinien et à Libère.*

CHAPITRE 11 *Profession de foi d'Eustate, de Sylvain et de Théophore, députés des Macédoniens vers Libère.*

CHAPITRE 12 *Concile de Sicile et de Tyane. Persécution des catholiques. Fuite et retour d'Athanase.*

CHAPITRE 13 *Domophile est élu évêque de Constantinople par les ariens, et Evagre par les orthodoxes.*

CHAPITRE 14 *L'empereur Valens fait mourir quatre-vingts prêtres.*

CHAPITRE 15 *Différend entre Eusèbe et Basile touchant l'Église de Césarée.*

CHAPITRE 16 *Basile succède à Eusèbe. Il parle avec une grande liberté.*

CHAPITRE 17 *Amitié de Basile et de Grégoire.*

CHAPITRE 18 *Assemblée du peuple d'Edesse proche d'une église de saint Thomas. Générosité des habitants pour soutenir la vérité de la foi.*

CHAPITRE 19 *Mort de saint Athanase. Lucius arien, s'empare de l'Église. Pierre se réfugie à Rome.*

CHAPITRE 20 *Moines persécutés en Egypte. Miracles opérés par leur ministère.*

CHAPITRE 21 *Fermeté des Scythes dans la foi. Généreuse liberté de Vetranton.*

CHAPITRE 22 *Il est décidé que l'Esprit saint, est de même substance que le Père et le Fils.*

CHAPITRE 23 *Mort de Libère. Contestation entre Damase et Ursin. Saine doctrine en Occident. Lettre de Damase aux évêques d'Illyrie.*

CHAPITRE 24 *Ambroise est élu évêque de Milan. Il établit la paix dans son Église. Les novations de Phrygie célèbrent la fête de Pâque à la façon des juifs.*

CHAPITRE 25 *Hérésies inventées par Apollinaire et soutenus par Vital.*

livre 6

CHAPITRE 26 *Nouveauté introduite par Eunome, touchant la manière de conférer le baptême.*

CHAPITRE 27 *Jugement de Grégoire évêque de Nazianze, touchant Eunome et Apollinaire. Hérésie d'Eunome combattue par de saints moines du même temps.*

CHAPITRE 28 *Saints ermites qui ont fleuri en Egypte.*

CHAPITRE 29 *Moines célèbres de la Thébaïde.*

CHAPITRE 30 *Des moines de Scété, d'Origène, de Didyme, de Cronion et de quelques autres.*

CHAPITRE 31 *Monastères de Nitrie et quelques autres des plus célèbres.*

CHAPITRE 32 *Moines illustres de Palestine.*

CHAPITRE 33 *Moines célèbres en Syrie.*

CHAPITRE 34 *Moines célèbres aux environs de la ville d'Edesse.*

CHAPITRE 35 *Philosophes persécutés par Valens.*

CHAPITRE 36 *Mort de l'empereur Valentinien. Proclamation du jeune Valentinien son fils. Discours prononcé par Themistius, en présence de Valens.*

CHAPITRE 37 *Les Goths embrassent la religion chrétienne, et suivent les erreurs d'Arius.*

CHAPITRE 38 *Guerre entre les Romains, et les Sarrasins. Paix conclue entre eux. Origène et la religion des derniers. La conversion à la foi.*

CHAPITRE 39 *Pierre prend la conduite des Églises d'Egypte. Valens se prépare à la guerre contre les Goths.*

CHAPITRE 40 *Mort de l'empereur Valens.*

Expédition de Julien contre les Perses. Sa mort. Ce que Libanius en a écrit.

J'ai rapporté dans le livre précédent tout ce que je savais être arrivé à l'Eglise sous le règne de Julien. Cet empereur ayant résolu de faire la guerre aux Perses, passa l'Euphrate en diligence dès le commencement du printemps; et n'ayant pas voulu entrer à Edesse en haine peut-être de la religion chrétienne dont les habitants faisaient profession depuis longtemps; il alla à Carras, où ayant trouvé un temple de Jupiter, il y fit ses prières, et y offrit des sacrifices. Ayant ensuite choisi vingt mille hommes parmi toutes ses troupes, il les envoya vers le Tigre, afin qu'ils gardassent les frontières, et qu'ils le pussent aisément venir trouver lorsqu'il aurait besoin de leur service. Il écrivit après cela à Arsace roi d'Arménie son allié, pour l'avertir de tenir ses troupes prêtes pour le secourir. Sa lettre était remplie d'un orgueil insupportable. Il y relevait avec une vanité non pareille les grandes qualités qui le rendaient digne de posséder l'empire de l'univers, et qui attireraient sur lui l'affection des dieux, rabaisait indignement Constance son prédécesseur, comme un prince sans esprit, sans cœur, et sans pitié, menaçait Arsace lui-même, avec une fierté sans exemple, que s'il manquait de satisfaire à ce qu'il désirait de lui, le Dieu qu'il adorait ne le garantirait pas de la rigueur de ses châtimens. Lorsqu'il crût avoir donné un bon ordre à ses affaires, il mena son armée à travers l'Assyrie, prit quantité de villes, et de forts par intelligence, ou par assaut, et s'engagea inconsidérément sans songer qu'il serait obligé de retourner par le même chemin. Il pillait toutes les places qu'il prenait, abattant ou brûlant les celliers, et les granges. En marchant le long de l'Euphrate, il arriva à la ville de Ctesiphon, qui est une ville fort grande, où les rois de Perse font leur demeure au lieu de la faire à Babylone. Le Tigre en est assez proche. N'ayant pu aborder à cette ville, à cause d'un espace de terre qui la sépare de l'eau, et s'étant vu engagé ou à aller plus loin par eau, ou à quitter ses vaisseaux pour aller à Ctesiphon par terre, il interrogea des prisonniers, et ayant appris qu'il y avait un canal qui avait été comblé par la suite du temps, il le fit nettoyer, attira l'Euphrate dans le Tigre, et marcha vers la ville ayant toujours ses vaisseaux qui voguaient à côté de son armée. Mais les Perses ayant paru sur le bord du Tigre avec un formidable appareil d'hommes, d'éléphants, et de chevaux, Julien reconnut que son armée était enfermée entre les deux grands fleuves, où elle était ce danger de périr, soit qu'elle y demeurât, ou qu'elle retournât par le pays, qu'elle avait déjà tellement ruiné par son passage, qu'il n'y restait plus de vivres. Il s'avisait de lui donner le divertissement d'une course à cheval, et proposa les prix à ceux qui voudraient entrer dans la lice. Il commanda ensuite aux officiers qui étaient sur les vaisseaux de jeter les provisions, et le bagage, afin que l'extrémité de la disette et du péril où les gens de guerre seraient réduits redoublât l'ardeur de leur courage. Après le souper, il envoya quérir les tribuns, et les autres chefs, fit mettre les troupes sur les vaisseaux. Elles passèrent le Tigre durant la nuit, et ayant trouvé quelques Perses endormis sur l'autre bord les assommèrent. Il y en eut pourtant quelques-uns qui s'étant aperçus du passage des romains, prirent les armes pour s'y opposer. Quand le jour fut levé les deux partis en vinrent aux mains, et les Romains après avoir tué quantité d'ennemis, et avoir aussi perdu quantité de leurs gens passèrent encore une fois le fleuve, et se campèrent proche de la ville de Ctesiphon. L'empereur ayant perdu l'envie d'aller plus avant, fit brûler ses vaisseaux, parce qu'il fallait trop de monde pour les garder, et commença à s'en retourner le long du Tigre qu'il avait à la gauche. Les prisonniers qui servaient de guides aux romains, les menèrent d'abord dans un pays fort fertile, où ils trouvèrent des vivres en abondance. Quelques jours après un vieillard qui avait résolu de s'exposer la mort pour la délivrance de son pays, s'étant laissé prendre, fut conduit devant l'empereur. Ce prince lui ayant demandé le chemin le plus court, et le plus commode pour ramener son armée, il s'offrit de servir de guide, et promit de la remettre en peu de temps sur la frontière, qu'il n'y avait que trois ou quatre journées de mauvais chemin durant lequel il fallait porter des vivres. Julien trompé par les discours et les promesses de cet artificieux imposteur s'abandonna à sa conduite. Mais l'armée après une marche de trois jours se trouva dans un pays désert, stérile et inculte. Le vieillard ayant été mis à la question avoua qu'il s'était résolu de courir les plus extrêmes hasards pour le bien public de la Perse, et qu'il était prêt de souffrir les plus rigoureux supplices. Alors les perses attaquèrent les romains, fatigués de la longueur du chemin, et de la disette des vivres. Au milieu de la plus grande chaleur de combat un vent furieux s'éleva, et remplit l'air de nuages, qui dérobèrent la vue du ciel et du soleil. Durant cette obscurité un cavalier qui courait à toute bride donna un coup de sa lance à l'empereur, le jeta à la renverse, et lui fit une blessure mortelle. Il s'échappa à l'heure même sans que l'on ait su qui il était. Les uns disent que c'était un Perse, les autres que c'était un sarrasin. Quelques-uns assurent que c'était un romain, qui était indigné de ce que Julien par sa témérité, et son imprudence avait engagé

l'armée dans un si épouvantable péril. Voici ce que Libanius Sophiste, natif de Syrie, ami très particulier de Julien a écrit de l'auteur de sa mort. Vous seriez peut-être bien-aise de savoir le nom de celui qui l'a tué. Je n'ai garde de vous le dire, parce que je ne le sais pas moi-même. Mais ce qu'aucun des ennemis, n'a été récompensé de sa mort, est une preuve évidente qu'aucun d'eux n'en était l'auteur. Le roi de Perse le fit chercher, et proclamer par un héraut, et personne ne se présenta pour recevoir la récompense. Nous leur sommes fort obligés de ne s'être point attribué la gloire d'une action qu'il n'avaient point faite, de nous avoir laissé la liberté d'en chercher l'auteur parmi nous. Ceux qui n'avaient point intérêt de lui conserver la vie, parce qu'ils ne réglaient pas la leur sur les lois qu'il avait si sagement établies, qui lui avaient autrefois tendu des pièges, ce furent ceux-là-mêmes qui prirent cette occasion de le faire mourir, et qui furent portés à cet exécration attentat par le désir de la licence, et de l'impunité, dont ils ne pouvaient jouir sous son règne, et surtout par le déplaisir de ce qu'il était fort attaché au culte des dieux, pour lequel ils n'avaient que de l'aversion.

CHAPITRE 2

Vision touchant la mort de Julien.

Libanius marque clairement par ces paroles, que Julien fut tué par un chrétien, et cela est peut-être vrai. Il est au moins fort probable que quelque soldat de l'armée romaine entreprit une action si hardie. Je ne sais rien de certain, que ce que je viens de dire touchant la mort de Julien. Mais tout le monde reçoit d'un commun consentement une histoire, par laquelle il paraît que ce fut un effet de la justice divine. J'ai oui dire qu'un de ses amis eut la vision que je raconterai en cet endroit.

En l'allant trouver en Perse, il s'arrêta sur le soir dans une rue, et faute d'autre logement il coucha dans une église. Il y vit durant la nuit, soit en songe, ou autrement une assemblée d'apôtres, et de prophètes qui se plaignaient des outrages que l'empereur avoir faits à l'Eglise, et qui conféraient touchant les moyens d'y apporter du remède. Après plusieurs avis, et plusieurs difficultés proposées de part et d'autre, il y en eu deux qui se levèrent, et qui ayant exhorté l'assemblée à ne s'inquiéter de rien, partirent comme pour aller dépouiller Julien de l'autorité souveraine. Celui qui avait eu cette vision ne continua pas son voyage. Mais en attendant l'accomplissement de sa vision avec inquiétude, il passa la nuit au même lieu, où il vit encore la même assemblée. Ceux qu'il avait vu partir retournèrent et apportèrent la nouvelle de la mort de Julien.

Le même jour Didyme philosophe chrétien qui demeurait à Alexandrie, et qui étant percé d'une vive douleur, tant de l'aveuglement de Julien, que de l'injustice avec laquelle il persécutait l'Eglise, s'adonnait continuellement au jeûne, et à la prière, s'endormit sur le soir dans sa chaise. Et étant comme en extase, et hors de lui-même il vit des chevaux blancs qui couraient en l'air et il entendit dire à ceux qui étaient dessus : «Allez dire à Didyme, que Julien vient d'être tué, qu'il se lève, qu'il mange, et qu'il dise cette nouvelle à Athanase.» J'ai oui dire qu'on ami de Julien, et Didyme ont eu ces deux visions. L'événement a fait reconnaître que ni l'une ni l'autre ne s'éloignait de la vérité. Oui si quelqu'un veut encore croire qu'elles ne suffisent pas pour faire voir que la mort de Julien fut un châtement dont la justice divine voulut punir la fureur avec laquelle il avait persécuté l'Eglise, qu'il prenne la peine de rappeler dans sa mémoire la prédiction qu'un ecclésiastique fit au même temps. Comme Julien se préparait à la guerre contre les Perses, et qu'il vantait, que quand il l'aurait achevée, il traînerait les chrétiens avec beaucoup de rigueur, et que le fils du charpentier ne pourrait alors les secourir, cet ecclésiastique assura que ce fils de charpentier lui faisait un cercueil pour l'enterrer. Il reconnu bien lui-même d'où était parti le coup dont il était percé. Car on dit qu'il prit du sang qui coulait de sa plaie, et qu'il le jeta contre le ciel, comme s'il eût vu Jésus Christ, qu'il l'eût jeté contre lui, et qu'il lui eût reproché sa mort. D'autres disent que ce fut contre le soleil qu'il jeta son sang, par indignation de ce qu'il l'avait abandonné, bien qu'il eût présidé à sa naissance. Je ne saurais dire si son âme commençant à se dégager du corps et à avoir une connaissance plus claire que celle de cette vie, il vit Jésus Christ, parce qu'il y a fort peu de personnes qui aient parlé de ce fait; mais je n'oserais aussi le rejeter comme une fausseté, parce que Dieu permet qu'il arrive des choses plus étranges et plus admirables, pour faire voir que la religion chrétienne n'est fondée ni sur la sagesse, ni sur la puissance des hommes. Il est certain que Dieu a donné des marques de sa colère durant tout le règne de ce prince et qu'il a répandu des calamités publiques sur diverses provinces de l'empire. Il a ébranlé la terre par des tremblements furieux, qu'il n'y avait pas moins de danger hors du maisons que

dedans. Ce que j'ai ouï dire me donne lieu de former une conjecture que ce fut sous le règne de ce prince, ou au moins dans le temps qu'il jouissait de la dignité de César, que la mer passa ses bornes et inonda Alexandrie avec une telle fureur, que quand elle fut retirée on trouva des bateaux sur la couverture des maisons. Les habitants de cette ville font tous les ans commémoration du jour auquel ce malheur arriva, et font des feux de joie pour remercier Dieu de les en avoir délivrés. Il y eut aussi sous son règne une si extrême sécheresse que l'air en fut corrompu, et que les hommes faute des aliments ordinaires furent contraints d'avoir recours à ceux des bêtes. La peste succéda à la famine, et fit mourir à son tour les hommes. Voilà l'état où l'empire se trouva sous la domination de Julien.

CHAPITRE 3

Jovien est proclamé empereur.

Après sa mort l'autorité souveraine fut déferée à Jovien par le commun consentement des gens de guerre. Il la refusa d'abord, en protestant qu'il était chrétien. Mais quand les soldats surent que sa religion était la cause de son refus, ils s'écrièrent qu'ils étaient de même religion que lui. L'extrémité du péril où la témérité de Julien avait mis la fortune de l'empire, et la disette que souffrait l'armée dans un pays ennemi, obligèrent Jovien à faire la paix avec les Perses, et à leur abandonner quelques pays qui avaient relevé autrefois des Romains. Comme il avait reconnu par expérience que l'impiété de son prédécesseur avait excité la colère de Dieu, et attiré les calamités publiques, il écrivit aux gouverneurs des provinces que les peuples s'assemblaient dans les églises, et ne fissent profession d'aucune autre religion que de la chrétienne. Il rendit aux ecclésiastiques, aux veuves, et aux vierges les privilèges que leur avaient été accordés par Constantin, et par les princes ses fils, et ôtés par Julien. Il adressa aussi une ordonnance à Second, préfet du prétoire, par laquelle il établit la peine de mort contre ceux non seulement qui tâcheraient d'épouser ou d'enlever une vierge consacrée à Dieu, mais qui la regarderaient avec un mauvais désir pour elle. Ce qui l'obligea à faire cet loi, est que sous le règne de Julien, quelques hommes perdus de débauches épousèrent des religieuses, et les corrompirent de gré ou de force, comme il arrive toutes les fois qu'on persécute la piété, et qu'on autorise la licence.

CHAPITRE 4

Concile d'Antioche. Lettre du concile à Jovien.

Les évêques renouvelèrent alors les questions, et recommencèrent les disputes touchant la doctrine. Ils étaient demeurés en repos, et avaient gardé le silence, durant le règne de Julien, sous lequel la religion était en danger d'être entièrement opprimée, sans avoir d'autre occupation, ni d'autre pensée que d'apaiser la colère de Dieu par l'assiduité, et par la ferveur de leurs prières. C'est ainsi que les hommes ont accoutumé de s'accorder avec leurs ennemis domestiques, quand ils sont attaqués par des ennemis étrangers, et que quand ils sont délivrés de ceux-ci ils reprennent leur première animosité et se séparent des autres. Ce n'est pas ici le lieu de produire les exemples que l'histoire de divers peuples nous fournit de cette conduite.

Basile évêque d'Ancyre, Silvain évêque de Tarse, Sophrone évêque de Pompéiopolé, et les autres de leur parti qui avaient grande aversion de l'hérésie des Anoméens, et qui recevaient le terme de semblable quant à la substance, au lieu de celui de consubstantiel, écrivirent une lettre à l'empereur, par laquelle après lui avoir témoigné qu'ils rendaient à Dieu d'humbles actions de grâces de ce qu'il l'avait élevé sur le trône, ils le supplièrent ou d'ordonner que ce qui avait été décidé dans les conciles de Rimini, et de Seleucie demeurât ferme et inébranlable, et que ce qui avait été fait par les intrigues et le crédit de quelques-uns fût déclaré nul, ou de permettre que les évêques s'assemblaient où il leur plairait, sans qu'on pût faire d'autres assemblées au même temps, comme il s'en était fait sous le règne de Constance. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient point été à son camp pour ne lui point être incommodes, et que s'il leur permettait de s'assembler, ils feraient leur voyage sur leurs chevaux et à leurs dépens.

Le concile ayant été tenu au même temps dans Antioche de Syrie, la foi du Concile de Nicée y fut confirmée, et il y fut décidé qu'il faut tenir que le Fils de Dieu est de même substance que son Père, sans faire aucun doute de cette vérité. Mélèce qui gouvernait alors l'Eglise d'Antioche, Eusèbe évêque de Samosate, Pélage évêque de Laodicée en Syrie, Acace évêque de

Césarée en Palestine, Irenion évêque de Gaza, et Athanase évêque d'Ancyre, assistèrent à ce Concile. Quand il fut achevé ils informèrent l'empereur de ce qu'ils y avaient résolu par une lettre, dont voici les termes.

«Au très pieux et très chéri de Dieu, Seigneur Jovien, vainqueur, Auguste, le Concile des évêques de diverses provinces assemblés à Antioche.

Empereur très chéri de Dieu, nous savons que le premier, et le principal soin de votre piété est d'entretenir la paix, et la concorde dans l'Eglise. Nous n'ignorons pas non plus que vous avez reçu le seau de la véritable foi, qui est le fondement, et la marque de cette concorde, et de cette paix. C'est pourquoi de peur d'être mis au nombre de ceux qui troublent cette paix, et qui renversent cette foi. Nous déclarons à votre piété que nous approuvons, et tenons la doctrine du saint Concile, qui a été autrefois assemblé dans la ville de Nicée. Or parce que le terme de consubstantiel qui choque quelques personnes, et qui leur paraît étrange a reçu des pères un sens très sûr, et très catholique, et qu'il signifie que le Fils de Dieu est engendré de la substance de son Père, et qu'il est semblable à lui quant à la substance, et qu'il est fort propre pour renverser l'erreur d'Arius, qui dit que le Fils est fait de ce qui n'était point auparavant, comme les anoméens l'avancent encore avec une témérité, et une audace plus insupportable que les autres, pour ruiner entièrement la tranquillité, et l'unité de l'Eglise. Nous avons attaché à notre relation une copie de la profession de foi, composée par les évêques du Concile de Nicée, laquelle nous recevons de tout notre coeur.»

Voilà ce que les évêques assemblés à Antioche ordonnèrent pour la confirmation de la doctrine du Concile de Nicée, dont ils joignirent la profession de foi à leur lettre.

CHAPITRE 5

Vertu d'Athanase reconnue de l'empereur Jovien. Vision d'Antoine célèbre ermite.

En ce temps-là Athanase évêque d'Alexandrie crût par l'avis de ses amis devoir aller visiter l'empereur, puisqu'il faisait profession de la religion chrétienne. S'étant donc rendu pour cet effet à Antioche, il lui proposa ce qu'il jugea à propos. Quelques-uns disent que l'empereur l'envoya quérir à dessein de le consulter touchant ce qu'il devait faire pour le bien de la religion, et pour l'établissement de la sainte doctrine. Quand il crut achevé ce qu'il avait pu faire à l'avantage de l'Eglise, il songea à son retour.

Euzoius évêque des Ariens de la ville d'Antioche, entreprit de faire Ptobatius eunuque, évêque des Ariens d'Alexandrie, et comme tous ceux de son parti conspiraient avec lui à l'exécution du même dessein, Lucius natif de la ville même d'Alexandrie qui avoir été autrefois ordonné prêtre par Georges, tâcha de donner à l'empereur de mauvaises impressions d'Athanase, en le représentant comme un homme qui avait été accusé de plusieurs crimes, et condamné plusieurs fois à l'exil avant son règne, comme d'auteur des disputes, touchant la nature divine, et des troubles de l'Eglise, et le supplia de mettre un autre évêque en sa place. L'empereur qui était fort bien informé des pièges que les ennemis d'Athanase lui avaient autrefois dressés pour le perdre, bien loin d'ajouter foi aux discours de Lucius le renvoya avec menaces de châtier sa calomnie, et commanda à Probatius, et aux autres eunuques de se tenir en repos, sans jamais exciter de pareils troubles. Depuis cette entrevue, il eut toujours une estime et une amitié particulière pour Athanase, et lui permit de retourner en Egypte pour en gouverner les Eglises comme il le jugerait à propos. On dit même qu'en le renvoyant, il fit l'éloge de l'éminence de sa vertu, de la pureté de ses mœurs, de la sagesse de sa conduite, de la grandeur de son éloquence. Voilà comment la doctrine du Concile de Nicée après avoir été longtemps combattue demeura enfin victorieuse sous ce règne de Jovien, bien qu'elle dût soutenir dans la suite de nouveaux combats. Car il manquait encore quelque chose à la prédiction d'Antoine ce solitaire si célèbre, qui ne devait être accompli, que sous le règne de Valens. On dit qu'avant que les ariens se fussent rendus maîtres des Eglises au temps de Confiance, il eut un songe durant lequel il crût voir des mulets dans l'Eglise qui en renversèrent l'autel à coups de pieds; et que s'étant éveillé, il prédit que la paix de l'Eglise serait troublée par des doctrines corrompues, et adultères, qui naîtraient au milieu d'elle. La vérité de son songe, et de sa prédication fut confirmée par l'événement.

CHAPITRE 6

Mort de Jovien. Proclamation de Valentinien. Association de Valens.

Comme l'empereur Jovien allait à Constantinople, il mourut subitement à Dadastane, bourg de Bithynie, soit pour avoir mangé le soir avec excès, comme quelques-uns disent, ou pour avoir couché dans une chambre bâtie de neuf, et dont les murs étaient encore humides, et où l'on avait allumé quantité de charbon durant l'hiver pour la sécher. Quand l'armée fut arrivée à Nicée ville de Bithynie, elle proclama empereur Valentinien, homme de coeur, et capable de commander. Il n'y avait pas longtemps qu'il était retourné du lieu de son exil; on dit que dès que Julien parvint à l'empire, il le priva de sa charge de tribun des Joviens, sous prétexte qu'il s'en acquittait mal, et qu'il ne menait pas ses soldats, comme il fallait, contre l'ennemi; mais voici quel en fut le véritable sujet. Pendant que Julien était dans les Gaules, il alla un jour dans un temple à dessein d'y faire un sacrifice. Valentinien était avec lui selon l'ancienne coutume qui s'observe encore aujourd'hui, que les joviens; et les herculiens, qui sont des gens de guerre que l'on a ainsi appelés, des noms de Jupiter et d'Hercule; sont toujours derrière l'empereur, pour le garder. Lorsqu'ils furent prêts d'entrer dans le temple, le sacrificateur jeta de l'eau sur eux avec une branche d'arbre selon l'usage de la superstition païenne. Une goûte de cette eau étant tombée sur la robe de Valentinien qui était chrétien, il s'en fâcha contre le sacrificateur, et lui dit quelque parole assez rude. On dit même qu'il coupa l'endroit de sa robe qui était mouillé, et le jeta en présence de l'empereur. Ce prince ayant toujours conservé depuis dans le fond de son coeur de la haine contre lui, le relégua à Mélitine en Arménie, sous prétexte qu'il négligeait sa charge, ne voulant pas qu'on crût qu'il persécutait sa religion en sa personne, de peur de lui faire acquérir la qualité de martyr ou de confesseur. Il épargnait les autres chrétiens de la même sorte, comme nous l'avons déjà dit, parce qu'il avait reconnu que la persécution ne servait qu'à rendre leur nom plus illustre, et à affermir de plus en plus les fondements de leur religion. Dès que Jovien fut parvenu à l'empire, Valentinien fut rappelé à Nicée; mais ce prince étant mort presque aussitôt, il fut élu du consentement de tous les grands pour lui succéder. Après qu'il eut revêtu des marques de la souveraine puissance, les soldats s'écrièrent qu'il lui fallait donner un collègue pour la partager avec lui. Il leur dit : «Il dépend de vous de me proclamer; mais depuis que vous m'avez proclamé, il ne dépend plus de vous, mais de moi de faire ce que je jugerai à propos.» Après avoir rejeté de la sorte la proposition des gens de guerre, il se rendit à Constantinople, déclara son frère empereur, et lui ayant donné l'Orient pour son partage, il se réserva ce qui s'étend vers l'Occident, et depuis l'Illyrie jusques à l'Afrique. Ils faisaient tous deux professions la religion chrétienne; mais n'étaient pas de même opinion, ni de même mœurs. Valens ayant été instruit et baptisé par Eudoxe suivait les erreurs d'Arius, et aurait volontiers contraint tout le monde à les suivre. Valentinien tenait la doctrine du Concile de Nicée, et favorisait ceux qui la tenaient, sans inquiéter les autres.

CHAPITRE 7

Concile de Lampsaque. Catholiques mis hors des églises par les ariens.

Comme il passait par la Thrace pour aller de Constantinople à Rome, les évêques de l'Hellespont, de la Bithynie et quelques autres qui tenaient que le Fils de Dieu est de même substance que son Père, députèrent vers lui, Hypatien évêque d'Heraclée, pour lui demander permission de s'assembler, afin de corriger ce qu'il y avait à dire à la doctrine. Hypatien s'étant acquitté de l'ordre qu'il avait reçu, Valentinien lui répondit : «Il n'est pas permis à moi qui ne suis qu'un laïc, de pénétrer trop avant dans ces sortes de matières, que les évêques auxquels il appartient d'en juger s'assemblent où il leur plaira.» Après cette réponse les évêques s'assemblèrent à Lampsaque, et après avoir conféré ensemble l'espace de deux mois, ils déclarèrent nul tout ce qui avait été résolu à Constantinople par les intrigues d'Eudoxe et d'Acace, ordonnèrent que le formulaire que les partisans d'Eudoxe avaient produit, comme composé par les évêques d'Occident, et avaient fait autoriser par un grand nombre de signatures, en promettant de condamner la doctrine de ceux qui disent que le Fils de Dieu est dissemblable à son Père quand à la substance, bien qu'ils ne se soient point acquittés de cette promesse serait rejeté; que la doctrine de ceux qui assurent que le Fils de Dieu est semblable à son Père quand à la substance serait préférée; parce qu'il fallait nécessairement se servir du terme de semblable, pour marquer la différence des personnes; que toutes les Églises tiendraient la doctrine qui avait été proposée à la dédicace de l'Église d'Antioche, et confirmée à Seuleucie. Outre cela ils

ordonnèrent que les évêques qui avaient été déposés par ceux qui soutenaient que le Fils de Dieu est dissemblable à son Père, seraient rétablis dans leurs Églises, comme en ayant injustement déposés. Que néanmoins ceux qui les voudraient accuser, le pourraient faire, à la charge que si par l'événement l'accusation était déclarée calomnieuse, ils seraient punis de la même peine dont les accusés l'auraient été, s'ils avaient été convaincus. Ils ordonnèrent aussi que les évêques de la province, et ceux des provinces voisines en seraient juges, et qu'ils s'assembleraient en l'église où seraient les témoins qui pourraient déposer du fait dont il s'agirait. Après avoir donné ce que je viens de dire, ils offrirent aux partisans d'Eudoxe de les admettre en leur communion, s'ils voulaient changer de sentiment. Mais ceux-ci ayant rejeté cette condition, ils écrivirent aux pasteurs de toutes les Églises, ce qu'ils avaient décidé. Ayant ensuite jugé qu'Eudoxe ne manquerait pas de tâcher d'insinuer ses sentiments à la cour, et de donner de mauvaises impressions de leur foi, ils résolurent de le revenir et d'informer l'empereur de ce qui s'était passé dans leur assemblée. Leurs députés trouvèrent Valens comme il retournait de Thrace, où il avait été pour accompagner Valentinien son frère qui allait à Rome. Mais comme il avait été déjà gagné par Eudoxe, il les exhorta à s'accorder avec lui. Les députés lui ayant représenté la surprise dont Eudoxe avait usé dans Constantinople, et les intrigues qu'il avait faites pour ruiner le concile de Seulicie, il se mit en colère, les relégua, et commanda que les partisans d'Eudoxe gouverneraient les Églises. Il alla ensuite en Syrie par l'appréhension que les Perses ne rompissent la trêve qu'ils avaient faite avec Jovien pour trente ans. Mais ces peuples n'ayant rien entrepris au préjudice du traité, il demeura à Antioche, condamna Méléce au bannissement, épargna Paulin par respect de sa vertu, chassa de l'Église, punit par amendes et par d'autres peines ceux qui évitaient la communion d'Euzoïus.

CHAPITRE 8

Révolte de Procope. Sa mort. Chute d'Eleusius. Sa pénitence. Eunome lui succède.

Les catholiques eurent sans doute souffert en ce temps-là une persécution plus cruelle, si Procope n'eût excité une guerre civile, et si ayant levé en peu de temps une grande armée, il n'eût marché contre Valens. Cet empereur en étant venu aux mains avec lui proche de Nacolia ville de Syrie, le prit vif par la trahison d'Agilon, et de Gomoar capitaines de son parti, et les fit tous trois périr d'un cruel genre de mort. Car on dit qu'il fit scier ces deux capitaines, bien qu'il leur eût juré une amitié inviolable, et pour Procope il lui fit attacher les deux cuisses aux branches de deux arbres, qu'on avait courbées avec violence, et quand on les lâcha; elles reprirent leur état naturel, et le démembrèrent. Cette guerre étant ainsi terminée, Valens retourna à Nicée, où jouissant d'un profond repos, il troubla celui de ceux qui n'étaient pas de son sentiment, au sujet de la nature divine, et entra dans une furieuse colère contre les évêques du concile de Lampsaque, de ce qu'ils avaient condamné les autres évêques qui soutenaient la doctrine d'Arius, et la confession de foi composé au concile de Rimini. Etant dans cette disposition, il envoya quérir Eleusius évêque de Cyzique, et le voulut contraindre à s'accorder avec des évêques de son sentiment qu'il avait assemblés. Eleusius en fit d'abord difficulté, et témoigna assez de courage. Mais depuis appréhendant d'être chassé de son Église, et privé de son bien, comme il en était menacé par l'empereur, il consentit à ce que ce prince souhaitait. Il n'eut pas sitôt donné ce consentement, qu'il en conçut un sensible déplaisir. Etant retourné à Cyzique il confessa publiquement sa faute, et exhorta le peuple à élire un autre pasteur, puisqu'il n'en pouvait plus faire les fonctions, depuis qu'il avait renoncé à la foi. L'estime que les habitants faisaient de sa vertu les ayant empêchés de procéder à l'élection. Eudoxe évêque des ariens de Constantinople, ordonna Eunome, dans l'espérance qu'il attirerait par son éloquence tout le peuple de Cyzique à son sentiment. Quand il fut arrivé à cette ville-là avec un ordre de l'empereur, et qu'en ayant chassé Eleusius, il se fut emparé des églises. Ceux du peuple qui n'étaient pas de son sentiment en bâtirent une hors de la ville. J'aurai occasion de parler de lui dans la suite, et de l'hérésie qui porte son nom.

CHAPITRE 9

Mauvais traitement faits à ceux qui soutenaient la doctrine du Concile de Nicée.

Ceux qui soutenaient dans Constantinople la foi du Concile de Nicée, et les novations mêmes furent traités avec la même rigueur. Ils furent chassés de la ville par l'ordre de l'empereur,

et les églises de ces derniers furent fermées. Les autres n'en avaient point qu'on pu fermer, parce qu'il y avait longtemps qu'elles leur avaient été ôtées sous le règne de Constance. Agelius qui depuis ce règne-là gouvernait l'Église des novations à Constantinople, et qui observait les saints canons, avec une merveilleuse exactitude, fut condamné au bannissement. Il ne possédait rien, ce qui est considéré comme l'effet de la plus sublime philosophie. Aussi la manière dont il vivait ne lui rendait pas la possession du bien fort nécessaire. Car il n'avait qu'une tunique, et marchais toujours les pieds nus. Il fut bientôt après rappelé, et rétabli dans le gouvernement de ses églises, par le crédit de Marcien, homme d'une rare vertu, et d'une singulière érudition, qui avait autrefois servi parmi les troupes du palais, et qui ayant depuis été ordonné prêtre parmi les novations, enseignait la grammaire à Anastasie et à Carose, filles de l'empereur. Il y a encore aujourd'hui à Constantinople des bains qui portent le nom de ces deux princesses.

CHAPITRE 10

L'empereur Valens persécute les catholiques. Ils députent à Valentinien et à Libère.

Au même temps il naquit en Occident un fils à l'empereur Valentinien, qui lui donna son nom, et qui fut proclamé empereur, Gratien son autre fils, qu'il avait eu avant que de parvenir à l'empire. Bien que la colère du ciel eût éclaté au même temps par une grêle d'une extraordinaire grosseur, et par de furieux tremblements de terre, Valens et Eudoxie continuèrent avec la même ardeur qu'auparavant la persécution qu'ils avaient commencée contre les chrétiens, qui n'étaient pas de leur sentiment. Elle leur avait réussi aussi avantageusement qu'il avaient pu souhaiter contre ceux qui soutenaient la doctrine du Concile de Nicée, puisqu'ils ne leur avaient plus laissé ni églises, ni pasteurs en Thrace, en Bithynie, et Hellespont, ni dans les autres provinces dont je viens de parler, et leur firent de très rudes traitements. Ceux-ci appréhendant d'être tourmentés avec encore plus de rigueur, députèrent en plusieurs villes à ceux de leur communion, et convinrent avec eux d'avoir recours à Valentinien, et à Libère évêque de Rome, plutôt que de participer à la communion de Valens, et d'Eudoxe. Ils choisirent donc Eustate évêque de Sebaste, Sylvain évêque de Tarse, et Théophile évêque de Castabaliens, et les députèrent vers l'empereur Valentinien avec une lettre pour Libère évêque de Rome, et pour les autres évêques d'Occident, par laquelle ils les priaient comme des hiérarques qui étaient toujours demeurés fermes dans la foi qu'ils avaient reçu des apôtres et qui semblaient être plus particulièrement chargés que les autres du soin, et de l'obligation de conserver la pureté de la religion, de recevoir favorablement leurs députés, et de conférer avec eux touchant les moyens d'établir un bon ordre dans l'Église. Lorsque les députés furent arrivés en Italie, ils y apprirent que l'empereur était occupé dans les Gaules à faire la guerre aux barbares. Ayant jugé qu'il serait difficile et même périlleux de l'aller trouver, ils présentèrent leur lettre à Libère, et après avoir conféré avec lui, ils condamnèrent Arius et ses sectateurs, rejetèrent toute doctrine contraire à celle du Concile de Nicée, admirèrent le terme de consubstantiel, comme un terme qui signifie la même chose que semblable, quant à la substance. Quand ils eurent donné à Libère une profession de foi conforme à ce que je viens de dire, ils les admit à sa communion, et écrivit une lettre aux évêques d'Orient, par laquelle il louait la pureté de leur foi, et faisait un récit de la manière dont s'était passée la conférence, qu'il avait eue avec eux. Au reste, voici quelle était leur profession de foi.

CHAPITRE 11

Profession de foi d'Eustate, de Sylvain et de Théophile, députés des Macédoniens vers Libère.

«A Libère notre Seigneur, notre frère et notre collègue, Eustate, Sylvain et Théophile. salut en notre Seigneur.

Le désir que nous avons d'ôter toute sorte d'occasions aux hérétiques de publier leurs opinions extraordinaires, qui sont un sujet de chute, et de scandale aux fidèles, nous a portés à embrasser et à soutenir les décisions faites par les évêques orthodoxes à Lampsaque, à Smyrne et en d'autres villes. Ayant été députés par ces évêques tant vers vous, que vers les autres évêques d'Italie et d'Occident : Nous déclarons que nous embrassons la doctrine catholique qui a été approuvée par le suffrage de trois cent-dix-huit hiérarques inspirés de Dieu, dans le saint Concile de Nicée, tenu sous le règne de Constantin d'heureuse mémoire, qui est toujours

demeurée depuis inviolable, et dans laquelle on s'est servi avec raison du terme de consubstantiel contre les erreurs d'Arius. Nous attestons par notre signature que nous avons toujours tenu la même doctrine que ces saints évêques, que nous la tenons et que nous la tiendrons jusque au dernier soupir. Nous condamnons Arius, sa doctrine, et ses disciples. Nous condamnons pareillement l'hérésie de Sabillius, de Marcion, de Marcel, de Paul de Samosate, et toutes les hérésies qui sont contraires à la doctrine que ces saints évêques du Concile de Nicée ont établie. Nous prononçons anathème contre Arius, et nous condamnons ce qui a été fait dans le concile de Rimini, de contraire à la doctrine du Concile de Nicée, bien qu'ayant été trompés par l'artifice et par les parjures de quelques-uns nous y ayons souscrit à Constantinople, lorsque l'on l'eut apporté de Nice ville de Thrace.»

Ils ajoutèrent à cette profession de foi le Symbole entier du Concile de Nicée, et ayant reçu de Libère une lettre qui contenait une relation de tout ce qui s'était passé entre eux, ils firent voile vers Sicile.

CHAPITRE 12

Concile de Sicile et de Tyane. Persécution des catholiques. Fuite et retour d'Athanase.

Les évêques s'étant assemblés dans cette île, et ayant ordonné la même choses que ce qui était contenu dans la profession de foi des députés du concile de Lampsaque, ils s'en retournèrent en leurs Églises. Il en eut en même temps un concile dans la ville de Tyane, où assistèrent Eusèbe évêque de Césarée en Cappadoce, Athanase évêque d'Ancyre, Pélage évêque de Laodicée, Zenon évêque de Tyr, Paul évêque d'Emèse, Otreius évêque de Mélitine, Grégoire évêque de Nazianze et plusieurs autres qui s'étaient assemblés à Antioche sous le règne de Jovien, et avaient résolu de conserver inviolablement la doctrine de la consubstantialité du Fils de Dieu et où la lettre de Libère, et des autres évêques d'Occident furent lues. La lecture de ce qui était contenu dedans, ayant comblé le concile de joie, il écrivit à toutes l'Occident, et les lettres de Libère, et des évêques d'Italie, d'Afrique, de Gaule, et de Sicile, que les députés du concile de Lampsaque avaient apportées, et de faire réflexion sur le nombre de ces hiérarques, – qui était beaucoup plus grand que celui de ceux qui avaient assisté au concile de Rimini, – de participer à leur communion, et de déclarer par écrit qu'ils étaient de leur sentiment, et enfin de se trouver avant la fin du printemps à Tarse en Cilicie. Comme ils étaient prêts de s'y assembler, trente-quatre évêques d'Asie ou environ, assemblés en Carie, témoignèrent qu'ils approuvaient, et louaient de tout leur cœur le dessein de réunir les fidèles dans la vérité d'un même sentiment, mais qu'ils ne pouvaient recevoir le terme de consubstantiel, et que la foi des conciles d'Antioche, et de Seleucie, qui était aussi la foi de Lucien martyr, et qui avait été établie par leurs prédécesseurs avec des peines extrêmes, devait être inviolable.

L'empereur empêcha (à la sollicitation d'Eudoxe) qu'on ne tint le concile qu'on devait tenir en Cilicie, et usa même de menaces pour l'empêcher. Il manda aussi aux gouverneurs des provinces, qu'ils chassassent des Églises les évêques qui avaient été déposés sous le règne de Constance, et rétablis sous celui de Julien. Les principaux magistrats d'Egypte voulurent faire sortir Athanase d'Alexandrie en vertu de cet ordre, auquel il y avait des peines pécuniaires, et corporelles insérées contre eux, au cas qu'ils manquent d'y satisfaire. Mais le peuple s'étant assemblé supplia le gouverneur de ne pas chasser si légèrement Athanase, et de faire attention particulière aux termes de l'édit, qui ne comprenait que les évêques, qui ayant été délégués par Constance, avaient été rappelés par Julien, du nombre desquels il était clair qu'Athanase n'était point, parce qu'il avait été rappelé par Constance même, persécuté depuis par Julien, et enfin rétabli par Jovien. Le préfet ne fut point persuadé de ces raisons; mais néanmoins voyant que le peuple s'assemblait, et était tout prêt à faire sédition, il en informa l'empereur, et laissa Athanase dans Alexandrie. Quelques jours après, lorsque l'émotion fut apaisée, Athanase sortit de la ville, et se cacha. Le nuit du même jour le gouverneur d'Alexandrie, et le commandant des troupes d'Egypte s'emparèrent de l'église, où il logeait ordinairement, et après l'avoir cherché jusques dans les voûtes, ils se retirèrent sans l'avoir trouvé. Chacun s'étonna qu'Athanase se fût échappé de la sorte, soit par une révélation divine, ou par un conseil de ses amis. Mais enfin, il semble qu'il fallait avoir une prudence plus grande que la prudence ordinaire pour prévoir, et pour éviter un si pressant danger. Quelques-uns assurent que dès qu'il s'aperçut que le peuple était disposé à la sédition, il s'alla cacher dans le tombeau de ses ancêtres, de peur qu'on ne lui attribuât les désordres, qui pourraient arriver. L'empereur Valens lui permit bientôt après de retourner à Alexandrie, et d'en gouverner l'Église comme auparavant. Je doute que Valens ait agi en cela

selon son inclination. Je m'imagine plutôt que faisant réflexion sur la haute estime qu'Athanase avait acquise dans l'esprit de tout le monde, il appréhenda que les mauvais traitements qu'il lui ferait n'irritassent Valentinien, qu'il savait être très attaché à la doctrine du Concile de Nicée, ou qu'il craignit que le peuple qui chérissait son évêque, en se portât à quelque entreprise préjudiciable au bien de l'état. Je crois aussi qu'il est fort probable que les évêques ariens ne sollicitèrent pas en cette rencontre fort puissamment contre lui de peur qu'étant chassés d'Alexandrie, il n'eût occasion d'aller à la cour des deux empereurs, qu'il n'attirât l'un à son sentiment, et qu'il n'animât l'autre contre eux. L'idée que tout ce qui s'était passé sous le règne de Constance leur avait donné de son courage et de sa vertu, et leur laissait aucun repos. Il avait en effet évité alors avec tant de sagesse, et tant de bonheur les pièges de ses ennemis, qu'ils avaient été contraints de consentir qu'il reprît le gouvernement des Églises d'Égypte, et qu'à peine qu'il y fût invité par les lettres de Constance. Je me persuade que ce fut là la véritable raison pour laquelle Athanase ne fut pas chassé de son Église, comme les autres évêques, qui ne furent persécutés avec guère moins de violence, que les chrétiens l'ont été autrefois par les tyrans. On exilait ceux qui ne voulaient pas changer de sentiment; on ôtait les pasteurs de leurs églises, pour en mettre d'autres en leur place. Il n'y eut que l'Égypte qui fut exempte de cette persécution durant la vie d'Athanase.

CHAPITRE 13

Domophile est élu évêque de Constantinople par les ariens, et Evagre par les orthodoxes.

L'empereur Valens étant parti pour aller à Antioche; avant qu'il y fût arrivé Eudoxe mourut après avoir joui durant onze ans de la dignité d'évêque de Constantinople. Les ariens élurent aussitôt Demophile pour remplir sa place. Les défenseurs de la doctrine du Concile de Nicée croyaient avoir le temps favorable, élurent de leur côté Evagre qui fut ordonné par Eustate, qui avait autrefois gouverné l'Église d'Antioche et qui ayant été rappelé du lieu de son exil par l'empereur Jovien, demeurait à Constantinople, instruisait le peuple, et le confirmait dans la créance de la consubstantialité du Fils de Dieu. Les ariens s'étant émus au sujet de cette ordination, commencèrent à persécuter avec fureur ceux qui la soutenaient. L'empereur Valens ayant eu avis de tout ce qui était arrivé à Constantinople depuis la mort d'Eudoxe, appréhenda que la sédition ne produisît de mauvais effets dans la capitale de l'empire, et y envoya autant de troupes qu'il crut qu'il fallait pour les détourner. Ayant fait arrêter Eustate et Evagre, il envoya le premier à Bizye petite ville de Thrace et le second en un autre lieu.

CHAPITRE 14

L'empereur Valens fait mourir quatre-vingts prêtres.

La prospérité dont jouissaient les ariens ayant accru leur insolence, ils livrèrent une si violente persécution à ceux qui n'étaient pas de leur sentiment, les tourmentent en leurs personnes, les trainant devant les tribunaux, les enfermant dans les prisons, et diminuant peu à peu leur bien par des amendes, et par des impositions continuelles, qu'ils les contraignirent de prendre la résolution d'implorer la clémence de l'empereur. Ils lui députèrent pour cet effet quatre-vingts ecclésiastiques parmi lesquels Urbain, Théodore et Menelème tenaient le premier rang. Quand ils furent arrivés à Nicomédie, ils présentèrent à Valens un mémoire qui contenait les principaux sujets de leur plainte. Ce prince dissimula les mouvements de colère, dont il était agité, et commanda secrètement au préfet de les faire exécuter à mort. Le préfet appréhendant que le peuple ne se soulevât, s'il faisait mourir publiquement tant de personnes de piété, contre toute sorte de justice donna ordre qu'on les mit sur des vaisseaux, comme pour les mener en exil, ce qu'ils étaient prêts de souffrir avec beaucoup de constance. Lorsqu'ils furent au milieu du golfe Astacèbe, les matelots mirent le feu au vaisseau, comme il leur avait été ordonné, et descendirent dans l'esquif. Le vaisseau fut poussé par le vent, jusques à Dacibize ville maritime de Bithynie. Mais il n'eut pas sitôt touché le bord qu'il fut consumé avec tous les hommes qui étaient dessus.

CHAPITRE 15

Différend entre Eusèbe et Basile touchant l'Église de Césarée.

L'empereur Valens étant parti de Nicomédie arriva vers Antioche, et en traversant la Cappadoce, il fit tout ce qu'il pût pour tourmenter les catholiques, et pour mettre les ariens en possession des églises. Il espérait venir d'autant plus aisément à bout de ce dessein, qu'il y avait des différents, et des contestations entre Basile et Eusèbe, qui gouvernait alors l'Église de Césarée. Ces différents avaient porté Basile à se retirer au Pont, où il vivait en repos avec de saints moines. Les plus gens de bien, et les plus intelligents qu'il y eût parmi le peuple commençant à avoir Eusèbe suspect, et à le regarder comme l'auteur de la retraite d'un homme si célèbre par son éloquence, et par sa piété, méditeraient de se séparer de sa communion. Basile appréhendant de son côté que l'Église, qui n'était que trop troublée par les entreprises des hérétiques, ne fût encore inquiétée à son occasion, se tint en repos dans les solitudes de Pont. Cependant son absence et la haine dont le peuple était animé contre Eusèbe, accrurent la hardiesse de l'empereur Valens, et des évêques ariens qu'il avait toujours à sa suite, mais leurs desseins ne réussirent pas. Car au premier bruit qui courut qu'ils marchaient vers la Cappadoce, Basile partit de Pont, et arriva à Césarée, où s'étant réconcilié avec Eusèbe, il rendit de grands services à l'Église par son éloquence. Valens frustré de son attente s'en retourna sans avoir rien fait avec les évêques de son parti.

CHAPITRE 16

Basile succède à Eusèbe. Il parle avec une grande liberté.

L'empereur Valens étant retourné quelque temps depuis en Cappadoce, trouva qu'Eusèbe était mort, et que Basile lui avait succédé au gouvernement des Eglises de la provinces. Il entreprit de l'en chasser; mais il fut contraint de se départir de son entreprise. On dit que sa femme fut inquiétée par de fâcheux songes durant la nuit, et que Galates son fils fut enlevé par une mort précipitée, que plusieurs l'attribuèrent aux pièges qu'on avait tendus à Basile. L'empereur en fut lui-même ce jugement, et n'inquiéta plus cet évêque depuis la mort de son fils. Durant la plus grande violence de son mal, il l'envoya prier de demander à Dieu sa guérison. Voici comment la chose se passa.

Aussitôt que Valens fut arrivé à Césarée, le préfet du prétoire envoya quérir Basile, et le menaça de le condamner à mort s'il ne faisait profession de la foi de l'empereur. On dit qu'il répondit que ce lui serait un grand avantage, d'être bientôt délivré des liens de son corps, et qu'il se tiendrait fort obligé à celui qui voudrait l'en délivrer. Le préfet lui ayant donné le reste du jour, et la nuit suivante pour délibérer, et l'ayant exhorté à ne se pas jeter dans un péril évident. «Je n'ai pas besoin, répartit-il, de temps pour délibérer. Je serai demain le sentiment, où je suis aujourd'hui. Je n'adorerai jamais, et jamais je ne reconnaitrai pour Dieu une créature semblable à moi, et jamais je n'entrerai dans votre communion, ni dans celle de l'empereur. L'éclat de votre puissance, l'avantage que vous avez de commander dans un de plus florissants états de l'univers, ne me doit point porter à flatter vos passions, ni à renoncer à la foi, dont l'exil, la proscription, ni la mort ne me feront jamais départir. Ces châtimement-là n'ont rien qui me puisse causer de la crainte, ou de la douleur. Je ne possède rien sur la terre qu'un manteau, et un peu de livres. J'y vais comme dans un pays étranger. Les tourments ne sauraient m'abattre. Car le peu que j'ai de forces, et de santé ne me permettant pas de résister longtemps à leur violence, m'en fera triompher après la première attaque.» Basile ayant répondu de la sorte, le préfet du prétoire admira sa fermeté, et en fit récit à l'empereur.

Ce prince alla à l'église le jour de l'Épiphanie, suivi des gens de sa cour, et de ses gardes, offrit ses présents, conféra avec Basile, et admira sa sagesse, et sa gravité. Ayant néanmoins bientôt après prêté l'oreille aux calomnies de ses ennemis, il se résolut de l'exil. Le jour auquel il devait partir étant arrivé, le fils de l'empereur fut attaqué d'une fièvre également violente et dangereuse. L'empereur prosterné contre terre le pleura comme s'il eût déjà été mort, et ne sachant plus que faire pour obtenir sa guérison, qu'il souhaitait avec une passion qu'on ne saurait assez bien exprimer, il permit que ses gens allassent quérir Basile, qu'il n'osait envoyer quérir lui-même, à cause de l'injustice qu'il lui avait faite. Dès que Basile fut arrivé, le jeune prince commença à se mieux porter, jusques là même que quelques-uns ne font point de difficulté d'assurer qu'il aurait guéri si Valens n'eût envoyé quérir les hérétiques, afin qu'ils priassent Dieu

pour lui. On dit que le préfet du prétoire devint aussi malade, mais que s'étant converti, et ayant demandé pardon à Dieu, il recouvra sa santé. Peut-être que ce que je viens de dire de Basile ne paraîtra pas si admirable parce qu'il est comme obscurci par l'éclat de la réputation, que la grandeur de son éloquence, et l'austérité de sa vie avaient acquise.

CHAPITRE 17

Amitié de Basile et de Grégoire.

Grégoire qui s'était rendu recommandable par les mêmes avantages florissant au même temps. Ils avaient étudié ensemble à Athènes dans leur jeunesse sous Himerius et sous Propersius, les plus célèbres professeurs en éloquence de leur siècle, et depuis à Antioche sous Libanius natif de Syrie. Mais ayant pris du dégoût pour la rhétorique, et pour la profession du barreau, ils se résolurent de s'adonner entièrement à l'étude et à la pratique de la sainte philosophie. Après avoir employé quelque temps à apprendre les sciences de païens, ils s'appliquèrent à la lecture des commentaires qu'Origène, et d'autres auteurs ecclésiastiques ont fait sur les livres sacrés, tant avant, que depuis ce célèbre écrivain, et aidèrent extrêmement ceux qui soutenaient la foi du Concile de Nicée, en la soutenant très fortement eux-mêmes, et en faisant voir aux ariens qu'ils n'entendaient rien en aucune chose; mais surtout en la doctrine d'Origène, dont ils se servaient pour appuyer leurs erreurs. Ils partagent entre eux les travaux, et les dangers, soit par un commun accord, ou par sort ainsi que je l'ai appris. Basile eut pour son partage les villes voisines de Pont, où il fonda quantité des monastères, et où il affermit les peuples dans la créance de la véritable doctrine. Grégoire obtint après la mort de son père l'évêché de Nazianze petite ville de Cappadoce, ce qui l'obligea de demeurer longtemps à Constantinople, et en plusieurs autres villes. Il fut élevé par le suffrage de plusieurs évêques sur le siège de cette capitale, où il semblait qu'il n'y eût alors ni église, ni pasteur, où peu s'en fallait que la foi du Concile de Nicée ne fût entièrement éteinte.

CHAPITRE 18

Assemblée du peuple d'Edesse proche d'une église de saint Thomas. Générosité des habitants pour soutenir la vérité de la foi.

L'empereur Valens étant allé à Antioche chassa, tant des églises de cette ville-là, que des autres églises voisines, ceux qui faisaient profession de la doctrine du Concile de Nicée, et les persécuta avec une si extrême cruauté, qu'il en fit mourir quelques-uns par le fer, et d'autres en les noyant dans l'Oronte. Ayant appris qu'il y avait une belle église à Edesse dédiée sous le nom de saint Thomas apôtre, il eut la curiosité de la voir. Quand il fut proche de la ville, il aperçut une grande multitude de catholiques assemblés hors des murailles, pour faire leurs prières, parce qu'on leur avait ôté leurs églises, et entra dans une si furieuse colère contre le gouverneur nommé Modeste, de ce qu'il n'avait pas empêché ces assemblées, qu'on assure qu'il le frappa au visage. Bien que ce gouverneur ne fut point catholique, il ne laissa pas de les avertir secrètement, de ne se point assembler le jour suivant au même lieu, de peur qu'il ne fût obligé de les châtier selon l'ordre exprès qu'il avait reçu. Mais les catholiques, au lieu de déférer à cet avis s'assemblèrent le jour suivant au même lieu en plus grand nombre, et avec plus d'ardeur que jamais. Le gouverneur se trouva fort embarrassé, et bien qu'il n'eût pris encore aucune résolution, il marcha vers le lieu de l'assemblée. Le long du chemin une femme qui traînait un enfant par la main, fendit ses gardes, et passa à travers, comme si elle eût eu une affaire fort pressée. Le gouverneur l'ayant fait arrêter, lui demanda où elle courait si vite. Elle répondit qu'elle allait au lieu où le peuple de l'Église catholique avait accoutumé de s'assembler. «Ne savez-vous pas, lui répartit Modeste, que le gouverneur y doit aller, et condamner à la mort tous ceux qu'il y trouvera ?» – «Je l'ai oui dire, répondit la femme, et c'est pour cela que je me hâte, de peur d'arriver trop tard et d'être privée de la gloire du martyr.» Le gouverneur lui ayant demandé pourquoi elle traînait avec elle cet enfant. Elle répondit, qu'elle le traînait, afin qu'il souffrit le martyr, et qu'il remportera la couronne comme les autres. Le gouverneur étonné de la générosité de cette femme, en alla faire le récit à l'empereur, et lui persuada de se départir d'une entreprise qu'il n'était ni utile, ni honnête de continuer. Voilà comment la foi catholique fut publiquement confessée par toute la ville d'Edesse.

CHAPITRE 19

Mort de saint Athanase. Lucius arien, s'empare de l'Église. Pierre se réfugie à Rome.

Athanase évêque d'Alexandrie mourut dans le même temps, après avoir gouverné cette Église l'espace de quarante six ans. La nouvelle de sa mort ayant été portée avec une extrême diligence. Euzoïus évêque des ariens d'Antioche et le grand trésorier de l'empereur se saisirent de Pierre à qui Athanase avait confié son Église, le mirent en prison, et établirent Lucius en sa place. Ce changement d'évêques attira une cruelle persécution sur les catholiques d'Égypte. Car Lucius étant entré dans Alexandrie, et ayant entrepris de se mettre en possession des églises, le peuple y apporta de la résistance, et les ecclésiastiques, et les vierges consacrées à Dieu furent accusées d'avoir excité la sédition. Les uns s'enfuiraient, comme si la ville eût été réduite sous la puissance d'un ennemi étranger. Les autres étaient pris et chargés de chaînes. Les uns étaient tirés hors des prisons pour être battus, et meurtris à coups de nerf de bœuf; les autres pour être déchirés avec des ongles de fer; les autres pour être brûlés avec des flambeaux ardents. On s'étonnait qu'ils pussent survivre à des tourments si horribles, et on jugeait qu'il était à souhaiter, ou de mourir ou d'être exilé avant que d'être mis à de si rudes épreuves. Pierre s'étant échappé de prison monta sur un vaisseau, et se réfugia vers l'évêque de Rome, qui faisait profession de la même foi que lui. Ainsi les ariens quoi qu'ils fussent en petit nombre demeurèrent maîtres des églises. On publia dans la même temps un édit de l'empereur, par lequel il était ordonné qu'on chasserait l'Alexandrie et d'Égypte ceux qu'il plairait à Lycius, d'entre les défenseurs de la doctrine du Concile de Nicée. Euzoïus étant venu à bout de cette sorte de tout ce qu'il souhaitait, retourna à Antioche.

CHAPITRE 20

Moines persécutés en Égypte. Miracles opérés par leur ministère.

Lucius ayant pris avec lui le gouverneur d'Égypte, et une troupe de soldats, les mena contre les saints ermites, dans la créance que s'il les pouvait réduire par l'amour qu'ils ont pour la quiétude, les habitants des villes ne lui feraient plus de résistance. Les monastères de ces pays-là étaient gouvernés par des hommes d'une admirable sainteté, et qui avaient grand éloignement des erreurs d'Arius. Le peuple qui ne voulait, ni ne pouvait agiter ces questions, s'en rapportait à leur sentiment, parce qu'il croyait qu'ayant autant de vertu, qu'ils en faisaient paraître dans toute la suite de leur vie, ils ne pouvaient être séparés de la vérité. Les deux Macaires, dont nous avons ci-devant parlé, Pampo, et Heraclide, et d'autres disciples d'Antoine, étaient des supérieurs de ces solitaires. Lucius ayant donc reconnu que jamais les ariens ne pourraient avoir avantage sur les catholiques, que les moines ne fussent de son sentiment. Il entreprit de les y attirer par force, puisqu'il ne pouvait les y attirer par persuasion. Mais il ne pût venir à bout par ce moyen-là de son dessein, parce que ces solitaires étaient résolus de mourir, plutôt que de se départir des décrets du Concile de Nicée.

On dit qu'au temps que les gens de guerre étaient prêts de les attaquer, on leur mena un homme dont les membres étaient tellement desséchés et rétrécis, qu'il ne pouvait plus se tenir debout, et qu'après qu'ils l'eurent frotté de l'huile, et qu'ils lui eurent commandé au nom de Jésus Christ, que Lucius persécutait, de se lever, et de s'en retourner en sa maison, il fut guéri à l'heure même, et fit voir par sa guérison qu'il fallait suivre le sentiment de ceux, que Dieu exauçait quand ils l'invoquaient, en condamnant Lucius. Mais l'évidence de ce miracle ne convertit point les persécuteurs de ces moines, et n'empêcha point qu'ils ne les conduisissent durant la nuit à une île environnée de marais, dont les habitants n'avaient jamais reçu aucune instruction de la religion chrétienne, et étaient encore adonnés au culte des faux dieux. On dit que comme ils sortaient du vaisseau, la fille du sacrificeur qui était possédée par le démon, se présenta au devant d'eux, suivie d'un grand nombre des habitants, étonnés de la voir courir et crier comme elle faisait. Quand elle fut proche elle se jeta à terre, et leur dit : «Pourquoi êtes-vous venus ici serviteurs du grand Dieu ? Il y a longtemps que nous demeurons dans cette île sans incommoder personne. Nous y sommes enfermés de tous côtés par le marais et ne sommes connus de qui que ce soit. Que si néanmoins vous voulez vous rendre maître de cette île, nous nous en sortirons.» Macaire et ses compagnons ayant exorcisé le démon, la fille en fut délivrée. Le père, sa famille et toute l'île se convertirent à la religion chrétienne et démolirent leur temple pour en faire une église. Lucius fut

très fâché de ce changement, et ayant peur de devenir odieux à ceux même de son parti, et d'être accusé de faire la guerre non à des hommes, mais à Dieu, manda qu'on renvoyât tous ces moines dans leur solitude. Voilà comment il troubla la paix de l'Égypte, où le philosophe Didyme et quantité d'autres hommes d'une éminente doctrine, paraissaient avec grand éclat. Le peuple jetant les yeux sur eux, que sur les saints solitaires, s'éloignait du sentiment des ariens, qui bien qu'inférieurs en nombre ne laissaient pas de persécuter les autres.

CHAPITRE 21

Fermeté des Scythes dans la foi. Généreuse liberté de Vetranton.

L'arianisme trouva une pareille résistance dans l'Osroène, et dans la Cappadoce, à laquelle Basile évêque de Césarée, et Grégoire évêque de Nazianze servaient d'un grand ornement. La ville d'Antioche, la Syrie, les provinces d'alentour étaient pleines de confusion et de désordre, parce que les ariens y occupaient toutes les églises, bien que les catholiques, que l'on appelait eustatiens et pauliniens, y fussent en grand nombre sous la conduite de Paulin et de Méléce, comme nous l'avons déjà dit. Ce fut par leur moyen que l'Église d'Antioche, qui avait couru le hasard d'être entièrement infectée des erreurs d'Arius, en fut préservée, et qu'elle se trouva capable de résister à la puissance de Valens, et aux intrigues de ceux qu'il considérait le plus. Enfin tous les peuples qui furent conduits par des évêques fermes, et généreux demeurèrent constants, et inébranlables dans la foi, qu'ils avaient reçue. On assure que ce fut pour cette raison que les Scythes ne changèrent point de sentiment. Il y a quantité de villes, de bourgs et de forts dans leur pays.

La capitale s'appelle Tomis, qui est une grande ville à la gauche du Pont Euxin. L'évêque gouverne seul toutes les églises, selon l'ancienne coutume du pays qui est encore aujourd'hui en vigueur. Vetranton les gouvernait lorsque l'empereur Valens alla à celle de Tomis. Ce prince étant entré dans le lieu où ce pasteur assemblait son troupeau, et ayant tâché de lui persuader d'admettre les ariens à sa communion. Il le refusa avec une généreuse liberté soutint fortement la foi du Concile de Nicée, quitta ce prince, et alla à un autre lieu où le peuple le suivit. Toute la ville était accourue pour être présente à cette action, dans la créance qu'il s'y passerait quelque chose d'extraordinaire. L'empereur fut fâché d'avoir été laissé seul dans l'église avec sa suite, et en haine de cela fit mener Vetranton en exil. Mais peu de temps après il lui donna la liberté de retourner. Je crois que quand il vit que les Scythes se plaignaient de l'absence de leur pasteur, il appréhenda qu'ils n'entreprissent de se soulever au préjudice de l'empire. Car il savait que c'étaient des peuples fort belliqueux, qui habitaient un pays d'une assiette fort avantageuse, et qui servaient comme de repart à l'empire contre les irruptions des étrangers. Voilà de quelle manière Vetranton prélat d'une rare mérite et qui avait acquis une grande réputation par la pureté de ses mœurs, rendit inutiles les entreprises de Valens.

Tous les ecclésiastiques, excepté ceux d'Occident, encoururent son indignation pour ce sujet. Car pour ceux-là, ils vivaient en repos sous la domination Valentinien, qui suivait la doctrine du Concile de Nicée, et qui avait une si grande piété, qu'il n'avait jamais rien voulu changer dans les lois de l'Église, ni rien ordonner aux ecclésiastiques. Quelque suffisance qu'il eût pour gouverner l'empire, comme ses exploits l'ont assez fait connaître, il était persuadé que ces matières de doctrine étaient fort au dessus de son esprit.

CHAPITRE 22

Il est décidé que l'Esprit saint, est de même substance que le Père et le Fils.

On agita alors une question qui avait excité du bruit dès auparavant, mais qui en excita un plus grand que jamais; savoir si l'on doit croire que l'Esprit saint soit de même substance que le Père et le Fils. Ceux qui tiennent que le Fils de Dieu est dissemblable à son Père, et ceux qui tiennent qu'il lui est semblable quant à la substance convinrent entre eux sur ce point, et demeurèrent d'accord que l'Esprit saint n'est que le ministre, dissemblable quand à la substance et le troisième en ordre et en dignité. Au contraire tous ceux qui tenaient que le Fils est de même substance que son Père, tenaient aussi que l'Esprit saint est de même substance que le Père et le Fils. Ce sentiment fut soutenu avec vigueur en Syrie, par Apollinaire évêque de Laodicée; en Égypte par Athanase, en Cappadoce par Basile, et par Grégoire. Au reste avant que cette

question fût décidée, l'évêque de Rome écrivit aux évêques d'Orient, qu'ils avouassent comme ceux d'Occident que les trois personnes de la Trinité n'ont qu'une même substance, et qu'elles sont égales en dignité. La question ayant été terminée de la sorte par le jugement de l'Église romaine, ou n'en parla plus, et tout le monde se tint en repos.

CHAPITRE 23

Mort de Libère. Contestation entre Damase et Ursin. Saine doctrine en Occident. Lettre de Damase aux évêques d'Illyrie.

Libère étant mort au même temps, Damas prit le gouvernement de l'Église de Rome. Un diacre nommé Ursin ayant été nommé de quelques voix pour remplir cette place, il se fit sacrer en cachette par des évêques presque inconnus, et s'efforça de rompre l'unité de l'Église, en faisant des assemblées à part. Le peuple se divisa, et les uns suivirent Damase, et les autres Ursin. Cette division eut des suites fâcheuses, et causa des querelles, des batteries, et des meurtres jusques à ce que le gouverneur de Rome réprima l'entreprise d'Ursin en châtiant plusieurs personnes tant du clergé, que du peuple. Au reste il n'y avait aucune contestation touchant la doctrine, ni à Rome ni à aucune autre ville d'Occident. Tout le monde suivait avec un profond respect la décision du Concile de Nivée, et reconnaissant une égale puissance dans chaque personne de la Trinité, leur rendait à toutes un honneur égal. Il n'y avait qu'Auxence évêque de Milan, qui avec quelques autres de son parti, s'efforçait d'établir la doctrine d'Arius contre le consentement unanime de l'Occident et qui soutenait que le Fils et l'Esprit saint sont dissemblables au Père, quant à la substance. Les évêques de Gaules et de l'état de Venise, ayant donc rapporté que quelques autres faisaient de semblables efforts, les évêques de plusieurs provinces s'assemblèrent à Rome, et déclarèrent Auxence et ceux de son parti retranchés de leur communion, confirmèrent la foi du Concile de Nicée, infirmèrent ce qui avait été décidé de contraire dans le concile à Rimini, tant parce que l'évêque de Rome, et d'autres n'y avaient point consenti, que parce que plusieurs de ceux mêmes qui y avaient été présents l'avaient improuvé. La lettre que Damase et les autres évêques du concile romain, écrivirent aux évêques d'Illycie, est une preuve que la chose se passa de la manière que je viens de dire. Voici comment elle était conçue.

«Damase, Valère et les autres évêques assemblés dans le saint concile de Rome, aux évêques d'Illicite, nos très chers frères, salut en notre Seigneur.

Nous ne doutons point que vous ne teniez notre sainte foi, qui est fondée sur la doctrine des apôtres, et qui n'est nullement contraire aux sentiments des pères, et que vous ne la prêchiez au peuple. Il n'est pas permis aux prêtres de Dieu, qui sont les maîtres des sages du monde d'être dans un autre sentiment. Cependant nous avons appris par le rapport de nos frères les évêques de Gaules, et de l'état de Venise, que quelques-uns s'efforcent d'insinuer l'erreur dont les évêques doivent prendre garde que les fidèles ne soient surpris, non plus que de tout ce qui est contraire aux véritables explications, soit que cette surprise procède de l'ignorance ou de la simplicité de quelques personnes. Ils ne doivent pas non plus suivre ceux qui inventent de nouveaux dogmes, mais demeurer fermes dans la foi de nos pères. C'est pourquoi Auxence évêque de Milan a été justement condamné. Il est donc juste que tous les docteurs de l'Église s'accordent dans l'étendue de l'empire romaine, sans déchirer l'unité de la foi par leurs disputes. Car dès que la malignité des hérétiques commença à s'élever de la même sorte que l'impiété des ariens s'élève encore aujourd'hui, trois cent-dix-huit de nos pères assemblés à Nicée élevèrent une muraille contre les machines et les attaques du démon; préparèrent un contrepoison contre leur doctrine corrompue. Ce contrepoison est de croire que le Père et le Fils n'ont qu'une même divinité, une même vertu et une même nature. Nous devons aussi croire que l'Esprit saint est de la même substance, et nous avons ordonné que ceux qui seront dans un autre sentiment, seront retranchés de notre communion. Quelques-uns ont entrepris de violer cette règle salutaire, et cette décision adorable. Mais ceux mêmes qui s'étaient portés à cet attend dans le concile de Rimini, l'ont en quelque sorte réparé, en confessant qu'ils avaient été trompés par une manière de raisonner, qui ne leur paraissait pas contraire à la doctrine publiée dans le Concile de Nicée. Le nombre de ceux qui se sont trouvés à Rimini ne peut faire aucun préjudice à la bonne doctrine, parce qu'ils y sont assemblés sans la participation de l'évêque de Rome qu'il fallait plutôt consulter que nul autre, sans la participation Vincent, qui a joui de la dignité épiscopale durant tant d'années, et sans celle d'un grand nombre d'autres, qui étaient de même sentiment que

ceux-ci, parce que ceux qui ayant trompés, ont semblé s'en éloigner ont témoigné que cet éloignement leur déplaisait lorsqu'ils ont eu la liberté entière de leur jugement. Vous reconnaissez donc qu'il faut retenir inviolablement la doctrine qui a été établie dans la Concile de Nicée sur l'autorité des apôtres, et que tous les évêques tant d'Orient que d'Occident, qui font profession d'être catholiques, doivent se glorifier de tenir avec nous. Nous espérons que ceux qui sont dans un autre sentiment seront bientôt retranchés de notre communion, et privés de la dignité épiscopale, de sorte que les peuples délivrés comme du joug des erreurs qu'ils leur imposent, auront la liberté de respirer. Car pour eux ils n'ont garde de désaveugler le peuple, puisqu'ils sont aveugles eux mêmes. Que votre jugement soit conforme au jugement de tous les évêques, demeurez y fermes et inébranlables et assurés nous en par vos lettres, afin que nous n'en puissions douter.

CHAPITRE 24

Ambroise est élu évêque de Milan. Il établit la paix dans son Église. Les novations de Phrygie célèbrent la fête de Pâque à la façon des juifs.

Les évêques d'Occident ayant prévenu de la sorte, les desseins de ceux qui voulaient introduire de nouveautés parmi eux, conserveront inviolable la foi qu'ils avaient reçue de leurs pères, si bien qu'il n'y eut presque qu'Auxence et ses disciples qui tempèrent dans l'erreur. Mais cet Auxence ne survécut pas longtemps. Quand il fut mort le peuple de Milan se partagea touchant le choix d'un évêque, et la ville fut en danger d'être ébranlée par une horrible sédition. Ceux qui avaient prétendu à cette dignité et qui n'avaient pu y parvenir menaçaient de se venger du mépris qu'on avait fait de leurs personnes. Ambroise gouverneur de la province, appréhendant l'émotion populaire, alla à l'église, exhorta le peuple à respecter les lois, à renoncer aux contestations et aux partis et à entretenir la paix. Avant qu'il eût achevé son discours, chacun renonçant tout d'un coup à la colère, et à la haine, dont il était animé contre les autres, donna sa voix à celui qui les exhortait tous à la paix, le pria de recevoir le baptême. Comme Ambroise bien loin d'accepter cette charge, la refusait, et s'en éloignait autant qu'il lui était possible, et que le peuple le pressait plus qu'auparavant, protestant qu'il ne s'apaiserait et ne s'accorderait jamais autrement, on alla en porter la nouvelle à la cour, et on dit qu'à l'heure même l'empereur Valentinien se mit en prières et rendit à Dieu des actions de grâce de ce que les fidèles choisissaient pour gouverner l'Église celui-là même qu'il avait choisi pour gouverner la province. Quand il fut plus particulièrement informé des instances pressantes du peuple, et du refus opiniâtre d'Ambroise, il jugea que Dieu avait disposé cette affaire de la sorte; à dessein de rétablir la paix dans l'église de Milan, et commanda qu'on le sacrât au plutôt. Il fut baptisé et sacré en même temps, et il travailla aussitôt à réunir dans une même créance touchant la nature divines dans l'Église qui avait été partagée sur ce sujet durant tout le temps qu'elle avait été conduite par Auxence. Nous verrons en un autre lieu les éminentes qualités qu'Ambroise fit paraître depuis son ordination, et avec combien de courage et de piété, il s'acquitta des fonctions de son ministère.

Les novations qui demeurent en Phrygie, commencèrent en ce temps-là à célébrer la fête de Pâque, à la façon de juifs, contre leur ancien usage. Novat auteur de leur secte refusa la communion aux pénitents qui témoignaient du regret de leurs péchés, et ne fut novateur qu'en ce point. Mais ni lui ni ses successeurs ne célébraient jamais la fête de Pâque qu'après l'équinoxe du printemps, comme l'église romaine la célèbre. Mais quelques évêques novations s'étant assemblés en ce temps-là à Pazi bourg de Phrygie assis proche de la source du Sangare, résolurent d'observer la solennité de Pâque le même jours que les juifs, afin de ne pas convenir en ce point de disciple avec ceux avec lesquels ils ne convenaient pas touchant d'autres. Angelus évêque de novatiens de Constantinople, ni ceux des novatiens de Nicée, de Nicomédie et de Cotua ville considérable de Phrygie n'assistèrent point à ce concile, bien qu'ils eussent accoutumé de présider à toutes les délibérations, qui se faisaient dans leur secte. Je rapporterai ailleurs comment ils se séparèrent de communion pour ce sujet.

Hérésies inventées par Apollinaire et soutenus par Vital.

Apollinaire si fit chef en ce temps-là d'une hérésie, à laquelle on a depuis donné son nom, arracha quantité de personnes à l'Église et l'assembla avec elles à part. Il fut aidé dans un si pernicieux dessein par un prêtre de l'Église d'Antioche, et du clergé de Méléce, nommé Vital, homme qui s'était rendu fort considérable parmi le peuple par l'austérité de sa vertu, et par l'assiduité avec laquelle ils s'acquittaient de ses fonctions. S'étant séparé de la communion de Méléce, il se joignit à Apollinaire, présida dans Antioche à ceux de sa secte et attira par l'opinion de sa sainteté, un grand nombre d'auditeurs, et de disciples, qu'on appelle encore aujourd'hui vitaliens. On dit qu'il ne s'engagea dans ce déplorable égarement, que par dépit d'avoir été traité avec mépris par Flavien, qui était alors son collègue dans les fonctions du sacerdoce, et qui fut depuis élevé sur le siège épiscopal de la ville d'Antioche. Ce Flavien ne lui ayant pas voulu permettre de voir l'évêque, comme il avait accoutumé, il en eut du ressentiment, et se tenant méprisé, il passa dans le parti d'Apollinaire, et contracta amitié étroite avec lui. Depuis ce temps-là, ceux de cette secte se sont aussi assemblés à part dans les autres villes sous leurs évêques particuliers, et se sont conduits par des lois différentes de celles de l'Église catholique. Ils chantent des cantiques en vers composés par Apollinaire. Car il excellait en poésie, aussi bien que sciences, et il attira un grand nombre de personnes à son parti par ses poèmes. Il avait fait de toute sorte de vers; les uns pour être chantés à table, les autres pour être chantés en travaillant; les uns sérieux pour les temps sérieux; les autres plus gais pour les jours de fête, et de réjouissance. Mais il n'y en a point qui ne tende à célébrer les louanges de Dieu, et à relever l'éclat de sa majesté et de sa gloire. Damase évêque de Rome et Pierre évêque d'Alexandrie ayant les premiers découvert les progrès de cette nouvelle hérésie, la condamnèrent dans un concile tenu à Rome, comme contraire à la doctrine catholique. On dit que ce fut aussi par faiblesse qu'Apollinaire s'adonna à la nouveauté de l'erreur. Comme Athanase évêque d'Alexandrie retournait en Egypte du lieu où il avait été relégué sous le règne de Constance, et qu'il passait par la ville de Laodicée, il y contracta amitié avec Apollinaire. Mais parce que les ariens croyaient que c'était un crime de participer à la communion d'Athanase il fut honteusement chassé de l'église pour ce sujet par Georges évêque de cette ville qui était arien. Cet évêque ne se contenta pas de l'accuser de la communion qu'il avait eue avec Athanase; il lui reprocha des crimes qui avaient été effacés par la pénitence. Dans le temps que Théodose prédécesseur de Georges gouvernait l'Église de Laodicée, Epiphane célèbre professeur de rhétorique récita une ode qu'il avait composée en l'honneur de Bacchus. Avant que de commencer la lecture, il avertit selon la coutume les profanes, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères, de sortir. Le jeune Apollinaire qui étudiait sous lui, Apollinaire le père; qui était prêtre; ni aucun autre chrétien ne sortit. Quand Théodose sut qu'ils avaient assisté à cette cérémonie profane, il en fut sensiblement touché. Il pardonna néanmoins aux simples laïcs, après leur avoir fait une légère réprimande. Mais à l'égard des apollinaires, comme ils étaient clercs, savoir le père prêtre et le fils lecteur, quand ils eurent été légitimement convaincus, il les chassa de l'église. Il les y reçut pourtant depuis, lorsqu'ils eurent fait une pénitence proportionnée à leur péché, et accompagnée de larmes et de jeûnes. Georges ayant succédé depuis à Théodore, dans le gouvernement de cette Église, comme je viens de le dire, retrancha Apollinaire de sa communion, pour avoir participé à celle d'Athanase. On dit qu'Apollinaire le supplia plusieurs fois de le rétablir, et que n'ayant pu rien obtenir de lui, il ne put surmonter son ressentiment, et entreprit de troubler l'Église par ses erreurs, et de se venger de son ennemi par son éloquence, en faisant voir qu'il avait déposé un ecclésiastique plus éclairé et plus habile que lui dans l'intelligence de l'Écriture. Voilà comment les inimitiés particulières des ecclésiastiques nuisent à l'Église, et produisent des erreurs qui altèrent la pureté de la doctrine. Si Georges eût reçu Apollinaire dans la société d'un sincère pénitent, comme Théodore l'avait reçu autrefois, on n'aurait jamais entendu parler de l'hérésie, qui porte son nom. Les hommes s'endorment et s'échappent quand on les méprise, au lieu qu'ils sont plus retenus et qu'ils se referment dans les bornes de leur devoir, et lorsqu'on les traite équitablement.

Nouveauté introduite par Eunome, touchant la manière de conférer le baptême.

Ce fut à peu près en même temps qu'Eunome qui gouvernait l'Église de Cyzique en la place d'Eleusius, et qui présidait aux ariens, inventa une nouvelle hérésie quelques-uns appelant de son nom, et que d'autres appellent l'hérésie des anoméens. On dit qu'il fut le premier qui osa assurer, que le saint baptême ne doit être conféré, que par une simple immersion, qui interrompt la tradition, qui était descendue depuis les apôtres jusques à nous, et qui instruit une discipline inconnue, dont il tâcha de cacher la nouveauté sous l'apparence d'une gravité, et d'une sévérité extraordinaire. Il était fort éloquent, et se plaisait fort aux conférences et aux disputes. La plupart de ceux qui font profession de cette secte, ont la même inclination. Ils ne louent jamais tant la probité, ou la charité envers les pauvres, si ce n'est en quelqu'un de leur parti, qu'ils louent la subtilité du raisonnement et l'adresse d'embrasser celui à qui on parle. Ceux qui ont cette sensibilité, et cette adresse passent dans leur opinion pour les plus gens de bien, et pour les plus religieux. D'autres disent et je me persuade que ceci est plus conforme à la vérité, que Théophrone natif de Cappadoce, et Eutyque défenseurs très opiniâtres de cette hérésie s'étant séparés d'Eunome sous le règne suivant, introduisirent des nouveautés touchant le baptême, en disant qu'il doit être conféré, non au nom de la Trinité, mais au nom de la mort de Jésus Christ. On dit qu'Eunome n'a rien avancé de nouveau sur ce sujet; qu'ayant suivi dès le commencement l'erreur d'Arius, il l'a toujours tenue, que depuis qu'il eut été évêque de Cyzique, il fut accusé par les ecclésiastiques de son clergé d'enseigner une nouvelle doctrine; qu'Eudoxe évêque des ariens de Constantinople l'ayant cité, et l'ayant obligé à rendre publiquement raison de sa foi, il n'y trouva rien à redire, et l'exhorta à retourner à Cyzique. Qu'Eunome répondit qu'il ne voulait point demeurer avec des personnes qui lui étaient suspectes, et qu'il prit ce prétexte pour les abandonner, mais qu'en effet il se sépara de leur communion, en haine de ce qu'ils n'avaient pas voulu recevoir Aëce, son précepteur; qu'Eunome demeura toujours depuis dans sa maison, sans changer de sentiment. Voilà comment en parlent les hommes les uns d'une manière, et les autres d'une autre. Il est à craindre à mon sens pour ceux qui ont changé la tradition de l'Église touchant le baptême, soit Eunome, ou d'autres, qu'ils ne soient les seuls qui partent de cette vie sans avoir reçu ce sacrement. Car si ayant reçu une fois le baptême selon l'ancienne coutume, ils n'ont pu se le donner à eux-mêmes de nouveau, ils ont introduit ce qui n'avait point été pratiqué en leur personne, et ont entrepris d'exercer les premiers sur les autres, ce qu'on n'ait jamais exercé sur eux. Ainsi ayant fondé ce dogme non sur aucun principe certain, mais sur leur seule imagination, ils ont donné aux autres ce qu'ils n'avaient pas reçu ce qu'on ne saurait soutenir sans extravagance. Car ils reconnaissent eux-mêmes que ceux qui n'ont pas reçu le baptême, n'ont pas le pouvoir de le conférer. Or ceux qui n'ont pas reçu le baptême de la manière qu'ils le confèrent, ne l'ont pas reçu véritablement selon leur opinion, et ils le confirment par leur pratique, puisqu'ils rebaptisent tous ceux qu'ils peuvent attirer à leur parti, bien qu'ils aient déjà été baptisés selon l'usage de l'Église catholique. La multitude et la diversité de ce dogmes apportèrent une horrible confusion dans la religion, et détournèrent un grand nombre de ceux qui avaient dessein d'en faire profession. Le feu de la dispute était plus allumé que jamais, et comme ceux qui soutenaient la nouveauté, ne manquaient ni de courage, ni de suffisance, ils auraient attiré presque tous les catholiques à leur parti, si Basile et Grégoire ne se fussent déclarés contre eux, et si l'empereur Théodose ne les eût enlevés des lieux les plus agréables; et les plus charmants de l'empire, pour les reléguer en des déserts stériles et incultes; mais de peur que ceux qui prendront la peine de lire mon histoire n'ignorent en quoi consistaient précisément ces deux hérésies, je crois devoir remarquer qu'Aëce natif de Syrie, a été le premier auteur de l'erreur qu'on attribue à Eunome, et qu'il a assuré après Arius que le Fils de Dieu est dissemblable à son Père, et qu'il a été créé de rien. Ceux qui ont suivi cette erreur, ont d'abord été appelés aëciens. Mais depuis que sous le règne de Constance comme nous l'avons dit déjà, les uns soutinrent que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Père, et les autres qu'il lui est semblable en substance, et que le concile de Rimini définit qu'on dirait seulement qu'il est semblable en substance, Aëce fut condamné au bannissement, comme un impie qui avait prononcé des blasphèmes contre Dieu. Dans le temps qui suivit, son hérésie demeura comme assoupie, parce que ni lui, ni aucun autre n'osait la soutenir. Mais depuis qu'il eut été élevé sur le siège de l'Église de Cyzique il ne put se retenir, et il commença à prêcher la doctrine d'Aëce et parce qu'il l'a publiée avec plus de hardiesse qu'Aëce même, et soutenue avec plus de force, on a donné son nom à ceux qui la suivent, et on a oublié celui du premier, et du véritable auteur.

CHAPITRE 27

Jugement de Grégoire évêque de Nazianze, touchant Eunome et Apollinaire. Hérésie d'Eunome combattue par de saints moines du même temps.

Il faut demeurer d'accord qu'Eunome et Aèce étaient tous deux un même sentiment. Eunome appelle Aèce son maître, en plusieurs endroits de ses ouvrages, et fait gloire d'être son disciple. Pour ce qui est d'Apollinaire, Grégoire évêque de Nazianze en parle de cette sorte dans une de ses lettres, qui est adressée à Nectaire évêque de Constantinople.

«Eunome, cette peste que nous avons entretenue dans notre sein, ne se contente pas d'être et de subsister, s'imagine que ce serait pour lui une perte, que de ne pas entraîner avec lui tout le monde dans le précipice. Cela peut néanmoins être en quelque sorte toléré. Mais l'insolence des apollinaristes est le meilleur le plus fâcheux, et le plus insupportable dont l'Église soit affligée. Je ne sais comment votre sainteté a permis qu'ils aient la liberté de faire des assemblées aussi bine que nous. Bien que par la grâce de Dieu vous soyez parfaitement instruit des mystères de notre religion, et que vous n'ignoriez rien de ce que l'Église enseigne pour les défendre, ni de ce que l'hérésie invente pour les attaquer, il n'est peut-être pas hors de propos que vous appreniez d'une personne qui sait aussi peu de choses que moi, qu'il m'est tombé entre les mains un livre d'Apollinaire, qui surpasse tout ce que les auteurs des sectes les plus dangereuses ont jamais conçu de plus monstrueux. Il assure que le corps que le Fils de Dieu a pris pour la réparation de notre nature, est un corps qu'il a eu dès le commencement, et pour appuyer une imagination aussi extravagante que celle-là, il donne une mauvaise explication à ces paroles de l'Écriture, *nul n'est monté au ciel que le Fils de l'homme qui est descendu du ciel*. Ainsi il prétend qu'il était déjà Fils de l'homme, quand il est descendu du ciel, et qu'il en a apporté un corps qui était éternel. Il se sert encore d'un passage où il est dit : *Le second homme est du ciel*. Enfin il assure que cet homme qui est descendu du ciel n'avait point d'entendement, mais que la divinité du Fils de Dieu lui tenait lieu d'entendement, et était comme la troisième partie de ce composé humain. Le corps et l'âme en étaient deux parties comme dans les autres hommes, et le Verbe de Dieu tenait la place de l'autre partie, savoir de l'entendement, qui n'y était pas. Mais ce n'est pas là le plus grand mal. Le plus grand mal est qu'il assure que le Fils seul-engendré de Dieu, le Juge de tous les hommes, l'Auteur de la vie, et le Destructeur de la mort, est sujet lui-même à la mort; qu'il a ouvert dans sa divinité, et qu'elle est mort avec son corps, et qu'elle est ressuscité avec lui par la grâce du Père éternel.»

Il faudrait faire un long discours pour rappeler toutes les extravagances qu'il ajoute à celle-ci. Ce que je viens de dire suffit, si je ne me trompe, pour faire voir quels ont été les sentiments d'Apollinaire et d'Eunome. Que si quelqu'un désire d'en être plus particulièrement informé, il n'a que lire leurs ouvrages, ou les ouvrages de ceux qui ont écrit contre eux. Car pour moi je ne saurais me donner la peine, ni de m'en instruire, ni d'en instruire les autres. Que si leurs erreurs ne firent pas de fort grands progrès, il faut reconnaître qu'on en est redevable à la vertu et au zèle des saints moines. Car tous ceux qui habitaient dans la Syrie, dans la Cappadoce, et dans les provinces d'alentour, étaient très attachés à la doctrine du Concile de Nicée. Il est certain que peu s'en fallut que l'Orient depuis Sicilie jusques à la Phénicie ne suivit les égarements d'Apollinaire. L'autre hérésie d'Eunome se répandit depuis la Sicilie et le mont Taurus jusques à l'Hellespont et à Constantinople. Ces deux chefs de secte attirèrent aisément à leur parti ceux parmi lesquels ils vivaient et ceux d'alentour. Mais il leur arriva quelque chose de semblable à ce qui était arrivé auparavant aux ariens. Car le peuple conçut de l'horreur de leurs sentiments et témoigna de l'éloignement de leurs personnes, quand il vit qu'ils n'étaient point approuvés par les moines, dont ils admiraient trop la vertu, pour pouvoir se persuader qu'ils s'écartassent de la vérité.

CHAPITRE 28

Saints ermites qui ont fleuri en Egypte.

Comme ce temps-là a produit un grand nombre de saints solitaires, qui ont fait une profession exacte de la plus sublime philosophie, je crois devoir parler de tous ceux dont j'ai connaissance. Nous n'avons point appris qu'il y en ait eu en Egypte d'aussi célèbre que Jean. Il avait reçu de Dieu le don de connaître l'avenir, et les secrets les plus cachés aussi clairement que les anciens prophètes, et de guérir les maladies les plus désespérées et les plus incurables.

Or fut aussi un des plus considérables. Il vécut dans la solitude dès sa plus tendre jeunesse, en chantant continuellement les louanges de Dieu. Il ne vivait que d'herbes et de racines, et ne buvait que de l'eau, quand il en pouvait trouver. Quand il fut vieux, il alla par l'ordre de Dieu dans la Thébaïde où il gouverna plusieurs monastères, et fit des actions miraculeuses. Il chassait les démons et guérissait les malades par la force de ses prières. Il n'avait aucune teinture des lettres, et cependant n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois appris.

Ammon supérieur des moines appelés tabénisiotes vivait dans le même pays, et avait sous lui environ trois mille disciples. Benus et Théonas étaient aussi supérieurs de monastères. Ils avaient le don de prophétie. On dit que Théonas ayant appris les sciences des égyptiens des grecs et des romains, ne laissa pas de garder le silence l'espace de trente ans. Pour Benus on assure que jamais personne ne le vit en colère, ni jurer, ni mentir, ni avancer aucune parole ou téméraire, ou vaine, ou inutile.

Copus, Helles et Elie vivaient en même temps. On dit que Dieu avait départi à Copus le don de guérir les malades et de chasser les démons. Pour Helles il avait été élevé dès sa jeunesse dans les exercices de la vie monastique, et faisait des actions surprenantes et miraculeuses jusques à porter du feu dans sa robe, sans qu'elle en fût endommagée. Il excitait puissamment par ce moyen-là les autres moines à la vertu, en leur faisant regarder le pouvoir d'opérer des miracles, comme le prix et la récompense de la pureté des mœurs. Elie vivait alors dans les exercices de la sainte philosophie, âgé d'environ cent dix ans. Il disait qu'il en avait passé soixante et dix dans le désert et dans une extrême vieillesse, il ne relâchait rien de sa rigueur ordinaire.

Appelés fleurissait dans le même temps. Il fit quantité de miracles dans les monastères d'Egypte, aux environs de la ville d'Acoris. Comme il travaillait une nuit à la forge, le diable entreprit de le tenter, sous la figure d'une femme, mais ayant tiré le fer qu'il avait dans le feu, il en brûla le visage du diable, qui s'enfuit à l'heure même en faisant un bruit épouvantable.

Isidore, Serapion et Dioscore furent des plus célèbres supérieurs qu'il y eût au même temps dans les monastères. Isidore fit fermer de telle sorte son monastère, que personne ne pouvait plus en sortir, et pourvut à ce qu'on trouvât au dedans toutes les choses dont on pouvait avoir besoin. Serapion demeurait aux environs du gouvernement d'Arsinoé, et avait mille moines sous sa conduite. Ils vivaient de leur travail, et en nourrissaient les pauvres. Au temps de la moisson ils allaient couper les blés pour de l'argent, gardaient du blé pour leur provision, et en donnaient gratuitement aux autres moines. Dioscore n'avait pas plus de cent disciples; il était prêtre et s'acquittait très exactement des fonctions de son ministère, examinant ceux qui se présentaient pour participer aux mystères et en éloignant ceux qui étaient encore coupables de quelque péché, qu'ils n'avaient pas expié. Euloge prêtre était encore plus sévère que lui dans la dispensation des sacrements. On dit que quand il disait la liturgie il pénétrait si clairement les consciences de ceux qui s'approchaient de l'autel, qu'il en chassait ceux qui avaient commis quelque mauvaise action, ou pris quelque résolution injuste, découvrant publiquement leur péché, et ne les admettant à la participation des saints donc, qu'après qu'ils s'étaient purifiés par la pénitence.

CHAPITRE 29

Moines célèbres de la Thébaïde.

Apollos vécut au même temps dans la Thébaïde. A peine avait-il atteint l'âge de puberté, qu'il se consacra aux exercices de la sainte philosophie. Après avoir passé quarante ans dans la solitude, il s'enferma par ordre de Dieu, dans un antre creusé au pic d'une montagne assez proche d'un lieu fort peuplé. Il acquit en peu de temps une si haute réputation, par l'éclat de ses miracles, que quantité des ermites se rangèrent sous sa conduite. Timothée évêque d'Alexandrie, qui a écrit sa vie, et celle des autres solitaires, dont je viens de parler, a rapporté fort au long sa manière de vivre, et ses miracles. Il y avait environ deux mille solitaires qui demeuraient proche de cette grande ville, savoir les uns dans le lieu nommé l'Hermitage, et les vers la Marmotte et la Libye.

Dorothee natif de Thèbes excellait entre eux. Il employait le jour à amasser sur le bord de la mer des pierres dont il bâtissait une cellule pour ceux qui n'en pouvaient bâtir. Et la nuit, il faisait des paniers avec des feuilles de palmiers, et les vendait pour vivre. Il mangeait six onces de pain par jour, avec un peu de légumes, et ne buvait que de l'eau. S'étant accoutumé à cette étroite abstinence dès sa jeunesse, il l'observa dans la vieillesse la plus avancée. On ne le vit

jamais se coucher sur un lit, ni sur de la natte, ni étendre ses jambes, est se mettre à son aise pour dormir. La lassitude le contraignait quelquefois de fermer les yeux, soit en travaillant, ou en mangeant, de sorte que les morceaux lui tombaient hors de la bouche. Etant un jour accablé de sommeil, il tomba sur sa natte, sans y penser, dont étant fâché, il dit tout bas, on persuaderait aussitôt un ange, qu'à un bon solitaire de s'abandonner au sommeil. Peut-être qu'il parlait à soi-même, ou au démon qui l'interrompait dans ses exercices. Quelqu'un lui ayant demandé un jour pourquoi il faisait mourir son corps de la sorte. «C'est, répondit-il, parce qu'il me fait mourir moi-même.»

Piammon et Jean étaient supérieurs de deux célèbres monastères en Egypte, assis proche de Diolque. Ils étaient prêtres, et s'acquittaient avec beaucoup de soin et de zèle, des fonctions de leur ministère. On dit que Piammon, disant un jour la liturgie vit un ange debout auprès de l'autel, qui écrivait les noms des moines, qui étaient présents, et effaçait ceux des absents.

Jean avait reçu de Dieu un pouvoir si absolu sur les malades, qu'il guérissait les paralytiques.

Un vieillard nommé Benjamin, vivait en même temps dans la solitude, proche de Scété. Dieu lui fit la grâce de guérir toutes sorte de maladies, sans user d'aucun remède, et par son seul attouchement, ou par un peu d'huile consacrée par ses prières. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui l'enfla de telle sorte, que pour le porter hors de sa cellule, il fallait élargir la porte. Son mal ne lui permettant pas d'être couché, il demeura durant huit mois assis dans une grande chaise, et continua toujours à guérir les malades, sans se fâcher de ce qu'il ne guérissait point lui-même. Il consolait ceux qui le visitaient, et leur demandait qu'ils priassent Dieu pour le salut de son âme, ajoutant qu'il se souciait fort peu de son corps, car il ne lui avait rien servi quand il avait été en santé, et qu'il ne lui nuisait de rien pendant qu'il était malade.

Marc ce solitaire si célèbre, Macaire le Jeune, Apollonius, et Moïse, natif d'Ethiopie honoraient alors de leur présence ce même lieu de Scété. On dit que Marc fit paraître une grande douceur et une grande prudence dans ses mœurs dès sa première jeunesse; qu'il apprenait l'Écriture sainte par cœur; qu'il avait une piété si singulière, que Macaire prêtre des Cellules, disait qu'il ne lui avait jamais donné ce que les prêtres donnent aux fidèles à la sainte table, mais qu'il avait vu la main d'un ange qui le lui donnait. Pour Macaire, il avait reçu de Dieu le don de mépriser les démons. Il se retira dans la solitude à l'occasion d'un meurtre qu'il avait commis contre son intention. Car pendant qu'étant jeune, il menait paître des troupeaux le long du lac de la Maréote, il tua en jouant un de ses compagnons, et s'enfuit dans le désert, de peur d'être puni. Après y avoir passé trois ans à découvert, il bâtit une petite cellule, où il passa vingt-cinq autres. Il avait accoutumé de dire qu'il était redevable de tout le bien qu'il avait fait dans la solitude, au mal qu'il avait commis auparavant, sans y penser, et d'appeler salutaire ce meurtre involontaire, d'où procédait tout le bonheur de sa retraite.

Apollonius ayant passé toute sa vie dans la négoce se retira à Scété sur la fin de ses jours. Considérant qu'il était trop vieux pour apprendre à écrire, ou exercer un métier; il acheta quantité de remèdes et de drogues propres aux malades, et s'accoutuma à les porter tous les jours aux solitaires, qui en avaient besoin. Quand il fut proche de sa fin, il donna toutes ses boîtes à un autre, et l'exhorta à s'acquitter du même devoir de charité.

La première condition de Moïse était d'être esclave. Ayant été chassé par son maître, il se retira parmi les voleurs, et devint chef de la troupe. Après avoir commis plusieurs crimes, et s'être souillé de plusieurs meurtres, il se retira dans la solitude et parvint au sommet de la perfection de la sainte philosophie. Comme la santé et la vigueur qu'il avait acquise par son ancienne manière de vivre, excitaient en lui des imaginations et des mouvements qui le portaient au plaisir, il usa de toute sorte de moyens pour mortifier son corps, soit en ne mangeant que du pain, et en travaillant beaucoup, ou en priant jusques à cinquante fois le jour. Il fut six ans à passer toutes les nuits à prier debout sans plier les genoux, et sans fermer les yeux. Il allait quelquefois à toutes les cellules durant la nuit, pour emplir d'eau en cachette les cruches des solitaires, bien que la source fût à dix stades de quelques-uns, à vingt des autres, et à trente des autres. Quelque désir qu'il eût d'affaiblir son corps par la rigueur de ces exercices, il conserva longtemps sa vigueur. Quatre voleurs étant allés à sa cellule, il les lia et les porta sur ses épaules à l'église, où les moines s'assemblaient afin qu'ils en fissent ce qu'ils jugeraient à propos, parce qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis de faire mal à personne. On en vit jamais de conversion si surprenante que la sienne, et jamais personne ne passa si promptement que lui de l'excès de la débauche, à la perfection de la continence. Aussi Dieu en récompense le rendit l'objet de la frayeur des démons, et les solitaires de Scété le choisirent pour l'élever à l'honneur du sacerdoce, afin de participer par ses mains aux sacrés mystères. Il mourut à l'âge de soixante et quinze ans, et laissa quantité d'excellents disciples.

Paul, Pacôme, Etienne, et Moïse, dont les deux derniers étaient de Libye, et Pior qui était d’Egypte, vivaient tous sous la même règle. Paul demeurait à Perme, qui est une montagne de Scété, et n’avait pas sous lui moins de cinq cents disciples. Il ne travaillait point de mains, et ne recevait rien de personne, si ce n’est ce qui lui était nécessaire pour vivre. Il ne faisait rien d’autre chose que prier, et offrait chaque jour à Dieu, trois cent oraisons comme un tribut. Il mettait trois cents petits pierres dans le devant de sa robe, de peur de manquer au nombre, et à chaque oraison, il ôtait une des pierres. Quand il n’avait plus de pierres, il était assuré d’avoir achevé la prière qu’il s’était prescrite.

Pacôme se rendit fort célèbre en même temps à Scété. Il vécut dans le désert depuis son jeune âge, jusques à une extrême vieillesse., sans que la force de son tempérament, ni la violence des passions, ni la ruse du démon l’aient porté à la recherche, ou à la jouissance des choses, dont un véritable moine se doit abstenir.

Quant à Etienne, il demeurait à Maréoté assez proche de Marmarique. Il s’exerça durant soixante ans à toutes les vertus d’un solitaire, devint fort célèbre par sa piété, et ami intime du grand Antoine. Il était fort doux, et fort prudent, agréable dans la conversation et disait des choses fort utiles à ceux qui l’écoutaient. Il était propre à consoler les affligés, à dissiper leur tristesse, et à leur donner de la joie. Il prenait lui-même dans ses afflictions les sentiments qu’il tâchait d’inspirer aux autres; car ayant été affligé d’un ulcère incurable, il donna ses membres à couper aux chirurgiens, et pendant qu’ils faisaient des incisions, il nouait de feuilles de palmier ensemble, et priaient ceux qui étaient présents de ne se point rendre trop sensibles à sa douleur, et de croire que Dieu ne fait rien que pour notre bien, que son mal lui serait utile, que ce lui serait un moyen de satisfaire pour ses péchés, qu’il est toujours plus avantageux d’expié en cette vie, qu’en l’autre.

Pour ce qui est de Moïse, il était recommandable par sa douceur, par sa charité, et par le don de guérir les infirmités, et les maladies, sans user d’autres remèdes que de ses prières.

Pior ayant résolu dans sa jeunesse de s’adonner entièrement aux saints exercices de la vie solitaire, sortit pour cet effet de la maison de son père, et promit à Dieu, de ne voir jamais aucun de ses proches. Une de ses sœurs ayant appris cinquante ans depuis, qu’il vivait encore, fut transportée d’une si grande joie, qu’elle ne pouvait avoir aucun repos qu’elle ne l’eût vu. L’évêque du lieu touché de ses gémissements et de ses larmes, écrivit aux supérieurs des solitaires de Scété, qu’ils envoient Pior. Les supérieurs lui ayant commandé d’aller à la ville de sa naissance, il ne put se dispenser de leur obéir; car les moines d’Egypte tiennent aussi bien que les autres que la désobéissance est un crime. Il alla donc avec un autre solitaire jusques à la porte de la maison paternelle et fit dire son nom. Quand il ouït le bruit que fit la porte en s’ouvrant, il ferma les yeux, et appelant sa sœur par son nom, il lui dit : «Je suis ton frère, regarde-moi, tant qu’il te plaira.» Sa sœur ravie de joie rendit grâces à Dieu de lui avoir fait voir son frère, qu’elle avait souhaité avec tant d’impatience. Pour lui après avoir fait sa prière à la porte, il retourna au lieu d’où il était parti, et ayant creusé un puits, il en trouva l’eau amère, et ne laissa pas de s’en servir, jusqu’à la fin de sa vie. On reconnut après sa mort la perfection où il avait porté la mortification, et l’abstinence. Car plusieurs ayant entrepris de s’établir au même lieu, aucun n’y pût persévérer, ni en supporter l’incommodité. Je me persuade que s’il n’avait au dessein de se mortifier en buvant de l’eau amère, il lui aurait été aisé de la rendre douce, puisqu’il en avait fait jaillir une source d’un lieu, où il n’y avait point auparavant.

On dit que les moines qui vivaient sous la conduite de Moïse ayant entrepris de faire un puits furent prêts d’abandonner l’ouvrage, ils ne trouvèrent point d’eau. Mais Pior étant survenu à l’heure du midi, les ayant salué, et leur ayant reproché la faiblesse de leur foi, il s’était mis en prière, et avait frappé trois fois la terre avec une bêche. Après quoi il était sorti une source d’eau, qui avait rempli tout l’espace qui était creusé. Il partit à l’heure même après avoir fait sa prière, et comme les moines les priaient de goûter avec eux, il s’en excusa, en leur disant qu’il était venu les trouver, non pour manger, mais pour faire ce qu’il avait fait.

CHAPITRE 30

Des moines de Scété, d’Origène, de Didyme, de Cronion et de quelques autres.

Il y en avait encore alors dans les monastère de Scété des disciples du grand Antoine; comme Origène qui était dans un âge fort avancé, Didyme, Cronion qui avait près de cent dix ans, le grand Arise, Putabaste, Arsion, et Serapion qui ayant tous vieilli dans les exercices laborieux de la vie pénitence du désert, avaient été choisis pour les enseigner aux autres. Il y en avait

plusieurs moins avancés en âge, qui ne laissaient pas de l'être beaucoup en vertu. Ammon, Eusèbe, et Dioscore étaient des plus célèbres d'entre eux-là. Ils étaient frères, et on les appelait les grands frères, à cause de l'avantage de leur taille.

On dit qu'Ammon était parvenu au sommet de la perfection monastique, et qu'il était tout-à-fait au-dessus de la volupté et de la paresse. Il avait grand inclination à l'étude, et avait lu avec soin les ouvrages d'Origène, de Didyme et des autres écrivains ecclésiastiques. On dit qu'il ne mangea jamais rien de cuit que du pain. Comme on voulait un jour l'emmener pour le faire évêque, après qu'il eut inutilement employé toutes ses raisons pour obtenir qu'on le laissât en repos, il se coupa une oreille, et dit à ceux qui l'importunaient : «Je ne pourrais plus être évêque quand je voudrais, parce que les canons défendent de choisir pour évêque, ceux qui sont estropiés, ou auxquels il manque quelque partie de leur corps.» Ils s'en retournèrent fort triste. Mais quand ils eurent appris que l'Église n'observait pas comme les juifs qu'un prêtre n'eût aucun défaut en son corps, et qu'elle se contentait qu'il fût irrépréhensible en ses mœurs, ils retournèrent pour l'enlever. Alors il leur protesta que s'ils entreprenaient de lui faire violence, il se couperait la langue. Cette menace les étonna de telle sorte, qu'ils se retirèrent sans le presser davantage. On l'appela depuis parotide, comme qui dirait sans oreille.

Sous le règne suivant, le sage Evagre contracta avec lui une étroite familiarité. C'était un homme très savant, qui concevait et expliquait bien des choses. Il avait un merveilleux discernement pour juger des pensées qui tendaient au bien ou au mal, à la vertu ou au vice, et une rare prudence pour enseigner le moyen d'entretenir les unes et de détourner les autres. Les ouvrages qu'il a laissés après lui sont des preuves de son éloquence et de sa capacité. Pour ce qui est de ses mœurs, on dit qu'il avait une modération et une égalité éloignée de toute sorte d'orgueil, et d'emportement, si bien qu'il ne concevait point de vanité, quand on lui donnait les louanges qu'il méritait, et qu'il ne sentait point d'indignation quand on lui faisait les reproches les plus injustes. Il était d'Ibérie proche du Pont Euxin. Il étudia et apprit l'Écriture sainte sous Grégoire évêque de Nazianze, qui l'eut auprès de lui à Constantinople en qualité d'archidiacre dans le temps qu'il gouvernait l'Église de cette ville. Comme il avait fort bonne mine, et qu'il avait toujours des habits fort propres et fort honnêtes, un homme de la cour eut jalousie de la familiarité avec laquelle il parlait avec sa femme, et est résolu de le tuer. Dans le temps que les assassins méditaient de se défaire de lui, Dieu lui envoya une vision qui lui fut salutaire. Il crût avoir été surpris dans une mauvaise action et qu'on lui avait mis les fers aux pieds et aux mains. Comme on le menait devant le juge, et qu'il allait être condamné, un homme qui tenait à la main le livre des évangiles s'adressa à lui, et s'offrit de la sauver, pourvu qu'il lui promit de sortir de la ville. Evagre le lui ayant promis en touchant le livre, il fut délivré de ses fers, et s'éveilla. Voilà comment il fut averti en songe, et qu'il évita ce danger. Ayant donc résolu de passer le reste de sa vie dans la solitude, il partit de Constantinople à dessein d'aller à Jérusalem et avant visité quelques temps après les solitaires de Scété, il demeura avec eux.

CHAPITRE 31

Monastères de Nitrie et quelques autres des plus célèbres.

Ce lieu-là s'appelle Nitrie parce qu'il est proche d'un bourg où l'on amasse le nitre. Il était habité par un grand nombre de personnes dont l'unique occupation était de travailler à acquérir la sagesse de l'évangile. Il y avait environ cinquante monastères assez proches l'un de l'autre, dans les uns les moines vivaient en congrégation, et dans les autres ils vivaient à part. Soixante et dix stades plus avant dans le désert, il y a un autre lieu nommé les Cellules, où sont plusieurs cellules assises çà et là. Elles sont à une telle distance que les moines qui les habitent ne peuvent ni se voir, ni s'entendre. Ils s'assemblent le premier et le dernier jour de chaque semaine. Que si quelqu'un ne s'y trouve pas, on ne doute point qu'il ne soit malade ou indisposé, et les moines le vont visiter tour à tour, et lui portent ce qu'ils ont de propre pour le soulager. Ils ne se parlent presque qu'en cette occasion. Quand néanmoins il y a quelqu'un capable de les instruire, ils le vont trouver pour apprendre quelque chose qui rende à la connaissance de Dieu, ou à l'avancement de leur salut. Ceux qui habitent à part dans des cellules sont ceux qui sont arrivés au comble de la perfection monastique, qui ne cherchent que la quiétude, qui sont capables de se conduire, et de porter la solitude.

Voilà ce que j'avais à dire en peu de mots, touchant les solitaires de Scété. On pourrait me reprendre avec justice d'être trop long si je voulais rapporter en détail la manière de vivre qu'ils

ont choisie, les ouvrages, les exercices, l'abstinence, les aliments, et les autres choses qu'ils se sont prescrites selon l'âge et les forces.

Rinocorure devint célèbre au même temps par le nom, et la réputation de quelques grands personnages originaires du lieu même. J'ai appris que les principaux et les plus considérables d'entre eux furent Melas qui gouverna l'Église du pays, Denys qui avait son monastère hors de la ville du côté de Septentrion, et Solon frère de Melas qui lui succéda dans le ministère de la charge pastorale. Lorsqu'il fut ordonné que les évêques qui s'opposaient à l'arianisme seraient chassés de leurs sièges, ceux qui exécutaient cet ordre trouvèrent Melas qui préparait les lampes de son église avec un manteau tout plein de taches, sur lequel il avait une ceinture. Quand ils lui eurent demandé où était l'évêque, il leur dit, qu'il les ferait parler à lui, et comme ils étaient fort fatigués de leur voyage, il les mena à la maison, les mit à table, et leur servit lui-même ce qu'il avait. Après le repas il leur donna à laver, et leur déclara qu'il était l'évêque. Alors rempli d'admiration et de respect de sa vertu, ils lui dirent l'ordre qu'ils avaient, et lui permirent néanmoins de se sauver où il lui plairait. Mais bien loin de se servir de cette permission, il leur dit, qu'il n'éviterait point de souffrir les traitements que souffraient les évêques qui étaient dans les mêmes sentiments que lui, et qu'il était prêt d'aller en exil. Il s'était accoutumé dès sa jeunesse à pratiquer toutes les vertus qui conviennent à l'état d'un solitaire.

Solon se fit moine de marchand qu'il était auparavant, et gagna beaucoup dans ce changement de condition. Car ayant été instruit par son frère, et par les autres solitaires, il fit de grands progrès dans la piété, et dans la charité. L'Église de Rinocorure ayant été conduite dès le commencement par de si saints évêques, a suivi toujours depuis si religieusement leurs préceptes, qu'elle n'a jamais manqué de personnages éminents en vertu, et en sainteté. Les ecclésiastiques de cette Église logent dans une même maison, mangent à une table, et n'ont rien qu'en commun.

CHAPITRE 32

Moines illustres de Palestine.

La Palestine était aussi honorée par un grand nombre de monastères. J'ai parlé déjà de plusieurs de ceux qui les habitaient, et qui faisaient honneur à cette profession, quand j'ai rapporté les choses qui se sont passées sous le règne de Constance. Leurs disciples sont parvenus au comble de la perfection, en suivant leur exemple, et ont relevé la gloire des monastères. Hesycas compagnon d'Hilarion, et Epiphane que l'on a vu depuis évêque de Salamane en Chypre, furent deux des plus considérables de ce nombre. Hesycas s'acquitta des devoirs de la profession monastique au même endroit que son maître et Epiphane proche du bourg de Besanduc, lieu de sa naissance, assis dans le territoire d'Eleuthérople. Ayant été instruit dès sa jeunesse par les plus célèbres solitaires, parmi lesquels il avait demeuré fort longtemps en Egypte, il acquit une si grande réputation, qu'il fut choisi par les habitants de Chypre pour gouverner l'Église métropolitaine de leur île. L'éminence de cette dignité contribua notablement à accroître l'estime de sa vertu, et à attirer l'admiration de ceux du pays, et des étrangers, parmi lesquels il s'acquittait si dignement des devoirs de sa charge pastorale. Avant que de passer en l'île de Chypre, il demeura en Palestine, sous le règne de Valens, et du même temps que Salamane, Pison, Malchion et Crispion frères issus d'une noble extraction, fleurissaient dans la profession de la vie solitaire, proche de Betelée bourg du territoire de Gaza. Ils avaient été instruits par Hilarion. On dit qu'un jour que les trois frères retournaient ensemble en leur maison, Malchion fut enlevé par Hilarion, qu'il demeura caché quelques jours, qu'il parut ensuite, et qu'enfin il mourut dans la fleur de sa jeunesse aussi consommé en vertu et en charité que les vieillards. Amonius demeurait à dix stades de là, proche du bourg de Capharcobra, d'où il avait tiré sa naissance, et menait une vie très austère dans le désert. Je crois que Sylvain natif de Palestine, que l'on vit un jour servi par un ange, vivait au même temps en Egypte, et y faisait profession de cette philosophie sublime, que les païens n'ont point connue. Après avoir demeuré quelque temps depuis sur la montagne de Sinai, il fonda à Geraris, proche du torrent, un très grand monastère, dont le fameux Zacharie sut supérieur après lui.

CHAPITRE 33

Moines célèbres en Syrie.

Passons en Syrie et en Perse, et voyons la multitude des moines de ces pays-là, qui se sont efforcés d'imiter l'austérité et le zèle de ceux d'Égypte. Batrée, Eusèbe, Barge, Halas, Abbon, Lazare qui furent élevés à la dignité épiscopale, Abdalée, Zenon, et Héliodore excellèrent par dessus les autres dans le territoire de Nisibe, proche de la montagne de Sigoron. Lorsqu'ils commencèrent à garder cette manière de vivre si étroite et si admirable, le peuple les appela des pasteurs parce qu'ils n'avaient point de maison, qu'ils ne mangeaient ni pain ni viande, qu'ils ne buvaient point de vin, et que demeurant sur les montagnes, ils célébraient continuellement les louanges de Dieu, et l'invoquaient par leurs prières. La coutume qu'ils observent est, que lorsque l'heure du repas est arrivée, chacun coupe de l'herbe sur la montagne, et en mange comme les bêtes. Voilà quel est leur manière de vivre. Eusèbe s'enferma volontairement dans une cellule proche de Carras. Protogène vécut au même lieu, et en fut évêque après ce célèbre Vitus, qu'on dit que Dieu montra par plusieurs révélations à l'empereur Constantin, et dont il lui commanda de suivre toujours les conseils. Enfin Aonés demeura à Phadana, qui est le lieu où Jacob petit-fils d'Abraham trouva en retourna de Palestine la fille qui fut depuis sa femme, et où il roula la pierre qui couvrait le puits, pour faire boire ses troupeaux. On dit que cet Aonés fut le premier instituteur de la manière de vivre des solitaires en Syrie, comme Antoine l'avait été en Égypte. Gaddanes et Azize furent les compagnons de sa retraite et les imitateurs de sa sainteté.

CHAPITRE 34

Moines célèbres aux environs de la ville d'Edesse.

Julien et Ephrem syrien de nation écrivain célèbre, dont nous avons déjà parlé en rapportant ce qui est arrivé de mémorable dans l'Église, sous le règne de Constance, se signalèrent en même temps dans la même profession, aux environs de la ville d'Edesse. Barsés et Euloge doivent être mis au même rang. Ils furent depuis sacrés évêques, non pour gouverner aucun diocèse, non plus que Lazare, dont nous avons parlé ci-devant, mais par honneur, et comme en récompense de la pureté, avec laquelle ils avaient vécu dans leurs monastères. Voilà les plus illustres moines qui aient demeuré en Syrie et en Perse, et dont j'aie connaissance. La pratique commune de tous ces excellents hommes a été d'avoir grand soin de leur âme, et de la préparer par le jeûne, par la prière, et les louanges de Dieu, à quitter tous les biens qui sont ici-bas; de donner la plus grande partie de leur temps à ces saints exercices, de mépriser l'argent, les affaires temporelles, la commodité, et l'ornement de leurs corps. Quelques-uns ont porté l'abstinence à un excès prodigieux, comme Balbée, à qui faute de manger il naquit des vers entre les dents. Comme Halas qui ne mangea jamais de pain avant l'âge de soixante-dix ans; comme Héliodore qui ne mangeait que de sept jours l'un et qui passait plusieurs nuits sans dormir. Bien que la Célé Syrie, et la Syrie supérieure, à la restée de la ville d'Antioche aient été converties, un peu tard à la fois, elle n'ont pas manqué de personnes qui ont eu le courage d'embrasser les maximes sévères de la philosophie chrétienne, et dont la vertu a été d'autant plus solide, et plus éclatante, qu'elle a été plus cruellement attaquée par la jalousie et par la haine de ceux-là mêmes, au milieu desquels ils demeuraient. Ils se défendaient cependant d'une manière merveilleuse, non en repoussant les injures, avec une animosité égale à celle avec laquelle les païens les leur faisaient, mis en les souffrant avec une patience invincible. Tel fut Valentin que les uns disent avoir tiré sa naissance de la ville d'Emèse, et les autres de celle d'Aréruse. Tel fut un autre du même nom, et un autre appelé Théodore, natifs de Tittis, bourg assis au territoire d'Apamée. Enfin tels furent Maroses, natif de Nechilis, Bassus, Bassonés et Paul. Ce dernier était natif du bourg de Telmison. Il forma plusieurs congrégations de moines, et une entre autres dans un lieu nommé Jugate, qui est la plus nombreuse et la plus célèbre, où il mourut, et fut enterré après avoir vécu fort longtemps dans une grande sainteté. La plupart des autres, dont j'ai parlé, ont aussi vécu fort longtemps, et je me persuade, que Dieu a ainsi étendu les bornes de leur vie à dessein d'étendre par leur moyen celles de la religion chrétienne. Car ils ont converti presque tous les syriens, et quantité de sarrasins et de perses, qui étaient auparavant adonnés au culte des idoles. Ils en attirèrent aussi plusieurs à l'imitation de leur manière de vivre. Je ne doute point qu'il n'y ait eu des moines en Galatie, en Cappadoce et aux provinces voisines puisqu'il y a longtemps que la foi y est reçue; mais ils vivent en commun dans les bourgs, et dans les villes, n'étant pas encore

accoutumés à vivre comme les autres à la campagne, et dans les déserts, dont ils leur serait difficile de supporter le froid, qui est fort rude en hiver. Les deux plus célèbres de ces pays-là, dont le nom soit venu à ma connaissance, sont Léonce qui a depuis gouverné l'Église d'Ancyre et Prapide, qui étant fort âgé fit dans plusieurs bourgs les fonctions épiscopales. Il fut aussi supérieur d'un célèbre hôpital fondé par Basile, évêque de Césarée, dont il a retenu le nom.

CHAPITRE 35

Philosophes persécutés par Valens.

Voilà ce que j'ai pu apprendre de la manière de vivre des saints solitaires qui sont les philosophes de notre religion. Pour les philosophes païens, ils furent tous exterminés en ce temps-là. Quelques-uns d'entre eux qui semblaient exceller par dessus les autres ne pouvant souffrir qu'avec un extrême déplaisir l'accroissement de la religion chrétienne, eurent la curiosité de savoir qui succéderait à Valens et recoururent pour cet effet aux observations de l'art qui promet la connaissance de l'avenir. Après avoir pratiqué quantité de cérémonies, ils firent un trepié de bois de laurier, le consacèrent par des termes solennels, afin de faire paraître les lettres de l'alphabet et de remarquer celles qui composeraient le nom du futur empereur. Comme Théodose païen, mais d'ailleurs excellent homme était destiné à cette haute dignité par les secrets désirs de leur cœur, et que les quatre premières lettres de son nom parurent, ils se promirent de l'y voir bientôt élevé. Mais ils se trompèrent dans leur espérance. Car leur entreprise ayant été découverte, Valens en conçut une furieuse colère comme d'une conjuration formée contre sa vie, fit couper la tête à Théodore, et brûler vifs ceux qui avaient fait le trépas. L'empereur ne mettant point de bornes à sa colère, les plus fameux philosophes du siècle périrent pour ce sujet, et plusieurs mêmes qui ne faisant point profession de philosophie en avaient l'habit, ce qui fut cause que plusieurs autres personnes s'abstinrent de porter de manteaux avec des franges, de peur d'être accusés de rechercher les secrets de la magie, et de s'adonner à l'art de deviner. Je suis persuadé qu'il n'y a point de personnes intelligentes, qui ne blâment l'empereur de s'être abandonné de la sorte à la colère, et à la cruauté et les philosophes, d'avoir eu une curiosité si périlleuse, et d'avoir recherché des secrets si éloignés de leur profession. Car ce prince s'imaginant par la dernière de toutes les extravagances qu'il pourrait faire mourir son successeur, n'épargna, ni ceux qui avaient consulté l'oracle, ni ceux en faveur desquels il semblait avoir répondu, enveloppant dans la même persécution, tous ceux qui avaient ou le même nom, ou un nom approchant. Pour les philosophes, ils se portèrent à cette ridicule entreprise, comme s'il eût été en leur pouvoir de déposer et d'établir des empereurs. Si la succession des princes dépend de la disposition des astres, il fallait attendre celui qui devait arriver. Que si elle ne dépend que de la volonté de Dieu, pourquoi la rechercher avec tant d'empressement, comme si les secrets de Dieu pouvaient être pénétrés par l'esprit de l'homme, ou comme si l'homme quelque sagesse qu'il eût, pouvait présumer de faire un meilleur choix que Dieu ? Que si ce n'est que par une simple curiosité qu'ils se sont précipités dans un si effroyable péril, et qu'ils ont violé les lois qui étaient en vigueur dans l'empire, dès le temps que les sacrifices profanes étaient publiquement autorisés, ils n'ont pas imité Socrate, qui bien qu'il eût été injustement condamné à prendre de la ciguë, ne voulut pas s'échapper de prison par le seul respect des lois sous lesquelles il avait été élevé. Mais que chacun juge, et parle sur ce sujet, comme il le trouvera à propos.

CHAPITRE 36

Mort de l'empereur Valentinien. Proclamation du jeune Valentinien son fils. Discours prononcé par Themistius, en présence de Valens.

Le sarmates ayant fait irruption en occident sur quelques terres de l'empire, Valentinien leva contre eux une armée. Mais dès qu'ils eurent avis de ce formidable appareil, ils envoyèrent, lui demander la paix. Quand il vit leurs ambassadeurs, il leur demanda, si tous ceux de la nation leur ressemblaient. Ils répondirent qu'on avait choisi les principaux pour s'acquitter de cette ambassade. Il s'écria que l'empire était bien malheureux d'être exposé sous sa domination aux incursions, et aux insultes d'un peuple si méprisable, et ayant répété plusieurs fois la même plainte avec des efforts extraordinaires, il se rompit une veine et une artère. Ayant perdu à l'heure

même une grande abondance de sang, il mourut dans un fort de Gaules, âgé de cinquante quatre ans, dont il avait employé les treize deniers à s'acquitter très dignement de toutes les fonctions de l'autorité souveraine. Six jours après sa mort son plus jeune fils, qui avait le même nom que lui, fut proclamé empereur par les soldats, et peu après sa proclamation fut autorisée par le consentement de Valens, et de Gratien, bien que d'abord ils eussent trouvé mauvais que les gens de guerre usent entrepris de la faire sans eux.

Cependant Valens demeura à Antioche, ville de Syrie concevait de jour en jour une haine plus violente, et continuait une persécution plus cruelle contre ceux qui n'étaient pas de son sentiment au sujet de la nature divine. Thémistius prononça en ce temps-là un discours en sa présence, par lequel il lui représenta qu'il ne fallait point trouver si étrange la multitude et la diversité des opinions des chrétiens, puisqu'il y en avait une plus grande parmi les païens, et par conséquent des disputes plus fréquentes, des contestations plus opiniâtres, et des querelles plus envenimées; que Dieu est peut-être bien aise de n'être pas si aisément connu des hommes, afin que l'incompréhensibilité de sa nature, et l'obscurité de leur connaissance, augmente leur respect, et leur donne une plus haute idée de sa grandeur.

CHAPITRE 37

Les Goths embrassent la religion chrétienne, et suivent les erreurs d'Arius.

L'empereur Valens ayant été un peu adouci par ce discours exerça moins de rigueur qu'auparavant, mais il ne se réconcilia jamais entièrement avec les prêtres, et il leur aurait sans doute fait sentir les effets de sa colère, si le troubles qui surviennent dans l'état ne l'avaient empêché de s'appliquer si fort aux affaires de l'Église. Car les Goths qui habitaient au delà du Danube, et qui commandaient à d'autres nations, ayant été chassés par les Huns, s'approchèrent des frontières des Romains. On dit que les Huns étaient inconnus avant ce temps-là aux Thraces et aux Goths, bien qu'ils fussent leurs voisins, parce qu'étant séparés par un lac d'une vaste étendue, les uns et les autres croiraient que leur pays était au bout du monde, et qu'il n'y avait plus au delà que de l'eau. Mis un bœuf tourmenté par les bêtes qui les piquent durant l'été, ayant passé le lac, et le bouvier l'ayant suivi, il rapporta à ses compagnons que l'autre bord était habité. D'autres disent, qu'un cerf qui était poursuivi ayant montré aux Huns un passage où l'eau n'était pas profonde, et qu'ayant fait récit à leur roi, qu'ensuite les Huns avaient tenté ce passage, avec une poignée de soldats, qu'étant depuis retourné avec une puissance armée, ils avaient vaincu les Goths, est s'étaient emparés de tout leur pays. Que ceux-ci avaient passé le Danube, et avaient envoyé des ambassadeurs à l'empereur, pour le supplier de leur assigner une demeure, et pour lui offrir de le servir dans les guerres qu'il lui plairait d'entreprendre, ou qu'il serait obligé de soutenir. On croit qu'Ulfila évêque de la nation était chef de cet ambassade. Elle lui réussit comme il le pouvait souhaiter, et il obtint la Thrace pour la demeure des Goths. Ils eurent incontinent après des différends qui les divisèrent en deux partis, de l'un desquels Atanaric fut le chef, et de l'autre Phritigerne. Ces deux partis en étant venus aux mains, Phritigerne fut vaincu, et implora le secours des Romains. L'empereur ayant commandé aux troupes de Thrace de le secourir, il donna une seconde bataille, la gagna, et mit Atanaric en fuite. Pour reconnaître la grâce qu'il avait reçue de Valens, et pour lui donner un gage inviolable de la fidélité de son amitié, il suivit son sentiment au fait de la religion, et persuada à ses sujets de le suivre aussi bien que lui. Je ne crois pas que ce soit là l'unique raison, pour laquelle les Goths sont toujours demeurés jusques ici fort attachés à la doctrine d'Arius. Car il est certain qu'Ulfila leur évêque, n'avait aucun sentiment qui ne fût parfaitement conforme à ceux de l'Église catholique. Bien que sous le règne de Constance, il eût assisté par imprudence, comme je me le persuade, au concile de Constantinople avec Eudoxe et Acace, il le laissa pas de demeurer depuis dans la communion des évêques, qui soutenaient les décrets du Concile de Nicée. Mais étant venu depuis à Constantinople, et ayant conféré avec les évêques ariens sur les matières contestées; ils lui promirent de solliciter pour lui auprès de l'empereur, et de lui faire accorder ses demandes, pourvu qu'il embrassât leur opinion. On dit que soit qu'il fut persuadé que leur doctrine était la meilleure, ou qu'il cédât à la nécessité du temps, il participa à leur communion, et sépara les Goths de celle de l'Église catholique. Car comme il leur avait enseigné les premières maximes de la religion chrétienne, qu'il leur avait inspiré la douceur, et l'honnêteté des mœurs, ils avaient une entière confiance en sa conduite, ils suivaient ses conseils, comme le plus avantageux, qu'on leur pût jamais donner pour leur salut, et ils tenaient qu'il ne pouvait rien dire de contraire à la vérité, ni rien faire de contraire à la justice. Aussi donna-t-il de grandes preuves de sa vertu. Il courut d'extrêmes hasards pour la défense de

la foi, dans le temps auquel ces peuples étaient encore adonnés au culte des idoles. Il leur enseigna le premier l'usage des lettres, et traduisit la sainte Ecriture en leur langue. C'est pour cette raison que la plus grande partie des Goths, qui habitent sur le bord du Danube, suivent les erreurs d'Arius. Il y en a eu en ce temps-là plusieurs de ceux qui vivaient sur la domination de Phrithigerne, qui moururent pour la défense de leur foi. Atanaric étant aussi fâché, que ses sujets renoncassent à la religion de leurs pères à la persuasion de d'Ulfila, pour embrasser la religion chrétienne, les tourmenta de différentes manières, et en fit mourir quelques-uns après les avoir fait traîner devant les tribunaux, et après qu'ils eurent confessé généreusement le nom de Jésus Christ, et les autres, sans aucune formalité, et sans leur avoir seulement permis d'ouvrir la bouche pour se défendre. On dit que les ministres qu'Atanaric avait choisis pour exercer cette cruelle persécution, mirent une statue sur un chariot, et que l'ayant mené le long des tentes de ceux qu'ils soupçonnaient de faire profession de la religion chrétienne, ils leur commandèrent de l'adorer, et de lui faire des sacrifices; et brûlèrent vifs avec leur tentes ceux qui refusèrent de sacrifier de le faire. J'ai appris qu'ils se portèrent encore à une autre violence plus horrible, qui fut de mettre le feu à l'église, où ceux qui refusaient de sacrifier s'étaient réfugiés, et de réduire ainsi en cendre des personnes de tout sexe, et de tout âge.

Les Goths s'étant incontinent après accordés entre eux commencèrent à piller la Thrace, et à faire reconnaître à Valens combien il s'était trompé, quand s'étant persuadé qu'ils seraient utiles à l'empire et formidables à ses ennemis, il avait négligé les troupes romains, et avait tiré de l'argent des bourgs et des villes, au lieu d'y lever les jeunes soldats qu'elles avaient accoutumé de fournir. S'étant vu ainsi frustré de son espoir, il partit d'Antioche, et se rendit en diligence à Constantinople, où la persécution qu'il livrait aux orthodoxes sembla se ralentir. Euzoïus évêque ds ariens étant mort, Théodore lui succéda.

CHAPITRE 38

Guerre entre les Romains, et les Sarrasins. Paix conclue entre eux. Origène et la religion des derniers. La conversion à la foi.

Le roi des Sarrasins étant mort en ce temps-là, le traité de paix qu'ils avaient fait autrefois avec les Romains fut rompu et Mavia reine, et régente du pays fit le dégât dans la Phénicie et dans la Palestine jusques à l'Arabie qui est la gauche de ceux qui remontent contre la source du Nil. Cette guerre n'était pas une guerre méprisable, bien qu'elle ne fut entreprise que par une femme. Le chef des troupes de Phénicie la jugea si dangereuse qu'il demanda du secours au maître de la milice, tant d'infanterie que de cavalerie d'Orient. Celui-ci se moqua de timidité, et se chargea de donner seul le combat. Ayant donc rangé ses troupes en bataille, il en vint aux mains avec Mavia, qui de son côté commandait les siennes, fut mis en déroute et sauvé à peine par le chef des troupes de Phénicie, qui le voyant en danger, crût n'être plus tenu d'obéir à l'ordre qu'il lui avait donné de ne point combattre, et courut pour s'opposer aux barbares, et pour tirer contre eux en se retirant, pendant que le maître de la milice d'Orient se retirait aussi de son côté. Ceux du pays racontent ces événement de la sorte, et en chantent encore aujourd'hui des chansons. Comme la guerre s'engageait, les Romains trouvèrent à propos d'envoyer une ambassade à Mavia, pour lui demander la paix. Elle la refusa, à ce qu'on dit, au moins qu'un solitaire nommé Moïse, ne fût sacré évêque pour ses sujets. C'était un homme d'une singulière vertu, et que Dieu avait gratifié du don des miracles. Les gens de commandement ayant informé l'empereur de la condition que la reine proposait, et ayant reçu son ordre, cherchèrent Moïse, et le menèrent à Lucius, afin qu'il le sacrât. Moïse dit à Lucius en présence des grands, et du peuple : «Attendez un peu s'il vous plaît. Je ne suis pas digne d'être élevé à la dignité épiscopale, mais si malgré mon indignité, Dieu veut que j'y sois élevé, je le prends à témoin, ce Dieu qui a créé le ciel et la terre, que jamais vous ne m'imposerez vos mains souillées, et dégoûtantes du sang des saints.» Lucius prenant la parole, lui dit : «Si vous ne savez pas quelle est ma créance, vous avez tort de témoigner de l'éloignement de moi, avant que de me connaître. Que si mes ennemis vous ont imposé par leurs calomnies, remettez que je vous en fasse juge.» – «Votre créance m'est assez connue, répartit Moïse, sans que vous ayez la peine de l'expliquer. Les évêques, les prêtres et les diacres qui sont exilés, ou qui travaillent aux métaux, en rendent un témoignage assez authentique, et font voir qu'elle est fort éloignée de la foi de Jésus Christ, et de la doctrine orthodoxe.» Ayant ensuite protesté avec serment qu'il ne revenait jamais les ordres de la main de Lucius, les magistrats romains le menèrent aux évêques, qui étaient en exil.

Ayant été ordonné par l'imposition de leurs mains, il alla demeurer parmi les Sarrasins, fit la paix entre les Romains et eux, et en convertit un grand nombre à notre religion. Ils tirent leur origine d'Ismaël fils d'Abraham, et pour ce sujet étaient autrefois appelés Ismaélites, mais pour se purger en quelque sorte du vice de leur naissance, et du reproche de la servitude d'agir, ils prirent eux-mêmes le nom de Sarrasins, comme s'ils eussent été des dépendants de Sara. Ils sont circoncis comme les Juifs, s'abstiennent de manger de la chair porc, et observent quantité d'autres cérémonies judaïques. Que s'ils ne les observent pas toutes et qu'ils en négligent quelques-uns cela procède de la longueur du temps qui les a effacées de leur mémoire, ou de la corruption qu'ils ont contractée en se mêlant avec les étrangers. Moïse qui a vécu plusieurs siècles depuis Abraham, n'a donné des lois qu'à ceux qu'il avait emmenés hors d'Egypte. Il est probable que leurs voisins étant fort superstitieux, s'éloignèrent peu à peu des coutumes qu'ils avaient reçues d'Ismaël, et qui avaient servi de règle à leurs pères avant que la loi de Moïse eût jamais été écrite. Il est certain qu'ils ont adoré les mêmes dieux que leurs voisins, qu'ils leur ont rendu le même culte, et qu'ils les ont appelés de mêmes noms, ce qui fait voir très clairement qu'ils avaient oublié les lois de leur pays, et que la suite du temps ayant effacé de leur esprit les maximes de leur première religion, ils avaient suivi les superstitions des étrangers. Quelques-uns d'entre eux ayant eu depuis commerce avec les Juifs apprirent d'eux leur véritable origine, et reprirent l'observation de leurs lois, et de leurs coutumes, que plusieurs ont retenues jusques à ce temps. Quelques-uns ont été convertis à la foi peu avant le règne de Valens par les conférences qu'ils ont eue avec des prêtres, et des moines qui s'étaient rendus célèbres dans leur voisinage par la pureté de leur vertu, et par la grandeur de leurs miracles.

On dit qu'un tribu entière reçut le baptême, avec Zocome, qui la commandait par l'occasion, que je vais dire. Ce Zocome n'ayant point d'enfants, et se tenant fort malheureux de n'en point avoir, selon le sentiment où sont les Sarrasins, et comme je crois les autres Barbares, il alla trouver un solitaire de grande réputation pour se plaindre de sa disgrâce, et pour s'en consoler avec lui. Le solitaire pria Dieu pour lui, l'exhorta à ne se point affliger et lui promit qu'il aurait un fils, s'il voulait croire en Jésus Christ. Dieu ayant accompli dans le temps la promesse du solitaire, Zocome reçut le baptême, et le fit recevoir à ses sujets. La tribu a été depuis fort heureuse, et s'est rendue formidable aux Perses, et aux autres Sarrasins. Voilà ce que j'ai appris touchant le premier évêque de ce peuples, et touchant leur conversion à la religion chrétienne.

CHAPITRE 39

Pierre prend la conduite des Églises d'Egypte. Valens se prépare à la guerre contre les Goths.

Ceux qui soutenaient la doctrine du Concile de Nicée commencèrent dans chaque ville, et principalement dans celle d'Alexandrie, à relever leur courage, et leurs espérances. Pierre y était retourné de Rome avec une lettre de Damas, par laquelle tant son ordination, que la doctrine du Concile de Nicée était confirmée, il y fut reçu en la place de Lucius, qui se retira à Constantinople. Les affaires qui survinrent à l'empereur l'empêchèrent de songer à celle-ci. Car il devint extrêmement odieux aux habitants de Constantinople, à cause qu'il souffrait que les Barbares courussent et pillassent la Thrace, et s'approchassent des faubourgs de la capitale, sans que ce prince se mit en peine de réprimer leur insolence, il fut accusé même de les avoir attirés. Enfin comme il assistait un jour aux courses du cirque, plusieurs du peuple s'écrièrent qu'il négligeait le soin de l'état, et que s'il leur voulait donner des armes, ils se défendraient eux-mêmes. Valens piqué par ces reproches, prit les armes, et menaça de se venger à son retour des insultes de ces séditieux, et de l'infidélité, avec laquelle ils avaient favorisé le parti du tyran Procope.

CHAPITRE 40

Mort de l'empereur Valens.

Comme il partait de Constantinople, un bon solitaire, qui ne craignait rien, lorsqu'il s'agissait de l'intérêt de Dieu, se présenta devant lui, et lui dit : «Rendez aux orthodoxes qui gardent religieusement la doctrine qu'ils ont reçue du Concile de Nicée, les églises que vous leur avez ôtées, et vous remporterez la victoire.» L'empereur commanda en colère de se saisir de lui et

de le garder, afin qu'il le fit châtier lorsqu'il serait de retour. Le moine reprenant la parole, lui dit : «Vous ne reviendrez jamais ici, si vous ne rendez les églises;» et ce qu'il dit arriva. Valens étant parti à la tête de ses troupes, poursuivit les Goths, qui lâchèrent un peu le pied. En s'avançant toujours, il alla jusques à Andrinople. Ayant trouvé les Barbares groupés à leur avantage, il les attaqua indiscretement sans avoir rangé auparavant son armée. Sa cavalerie s'étant dispersée, et son infanterie ayant été mis en déroute, il se sauva comme il pût dans une tour, où il se cacha. Les Barbares le poursuivirent et coururent au delà de la tour dans la créance qu'il n'y était pas. Comme ils étaient presque tous passés, quelques-uns de ceux qui s'étaient enfermés avec l'empereur tirèrent sur les derniers, ce qui fut cause qu'ils crièrent que Valens était dans la tour. Cette parole ayant été entendue tant par ceux qui erraient devant, que par ceux qui étaient derrière, ils la répétèrent tant de fois, que les plus éloignés se rassemblèrent, et se joignirent, de sorte qu'ayant tous investi la tour, ils amassèrent quantité de bois aux environs et y mirent le feu, que le vent alla avec une telle vitesse, qu'il consuma en très peu de temps le bâtiment, les meubles, l'empereur, et tous ceux qui s'étaient enfermés avec lui. Il vécut environ cinquante ans, en règne seize avec son frère et trois depuis.